

LE PHENOMENE
DISCO

ROCK HEBDO

BIMENSUEL . NOUVELLE SERIE . N°42 VOL 5 du 17 au 31 Janvier 1979 . 5,00 Frs

un mercredi sur deux

**T
R
A
V
O
L
T
A**



**B
R
U
C
E

L
E
E**

5F

SOMMAIRE

COURRIER	Page 3
LE PHENOMENE TRAVOLTA	Page 4
LE DISCO MUSIQUE D'AUJOURDH'HUI ...	Page 6
LE COMPTEUR A JAZZ	PAGE 10
L'HOMME EN QUESTION	Page 11
DOOBIE BROTHERS NEW ALBUM	Page 14
ROCK'N'ROLL STORY	PAGE 15
RADIO TELE DE LAIT FRAISE	Page 17
TOUTES LES NEWS	Page 18
FLASBACK SUR LES BYRDS	Page 22
INTERVIEW WHITESNAKE	Page 24
LA LEGENDE DE BRUCE LEE	Page 26
REGGAE	Page 30
CONCERTS	Page 31
DISQUES	Page 32
LES PETITS NOUVEAUX	Page 34

ROCK HEBDO
Rédaction, Administration
(Correspondance seulement)
1, rue Royale
78000 VERSAILLES

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Paul PUTTI
DIRECTEUR TECHNIQUE : Serge AMALRIC.
REDACTEUR EN CHEF : Bruno BOBBY.
SECRETAIRES DE REDACTION : Elisabeth D., M.F. Dalloz.
COMITE DE REDACTION : Daniel LESUEUR, Patrick RENASSIA, Armand MEIGNAN, Vince ELVRETT.
MAQUETTE/EXECUTION : Bruno BOBBY.

Abonnement Annuel :
100 Frs (France)
130 Frs (Etranger)

Tous droits de Reproduction réservés pour tous pays
Copyright by « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute ».
Commission Paritaire : N° 60879.
Dépôt Légal à la parution : Distribution NMPP.
ROCK HEBDO est une publication des Editions « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute ».
1, rue Royale.
78000 Versailles.
Tél. : 021.25.68.
Publicité : Pierre CHAVIGNY
Tél. : 021.25.68.

Promotion : COVEPRESSE
9, rue de Fontenay.
93300 Vincennes
Tél. : 374.38.39/374.32.43.
Imprimerie : Monsouris.
Photocompo : ATG.
Photogravure : La Boîte A Signes.

Promotion : Covépresse.
9, rue de Fontenay,
93300 Vincennes.
Tél. : 374.38.39/374.32.43.
Imprimerie : Monsouris.
Photocompo : ATG.
Photogravure : La Boîte A Signes.

Flashback de service sur un Géant en voie de perpétuelle reformation Les Byrds de grands Oiseaux des Plaines qui sous la conduite de Roger Mc Guine charment encore aujourd'hui de nombreux Tambourine Man.



(Photographed By JIM FRIDLEY



Courtesy Of PLAY GIRL Magazine).

Le Phénomène Travolta est-il fait pour durer ou est-ce une mode qui va et qui vient comme beaucoup le pensent. Travolta acteur ou chanteur cela reste de toute manière une grande Star.

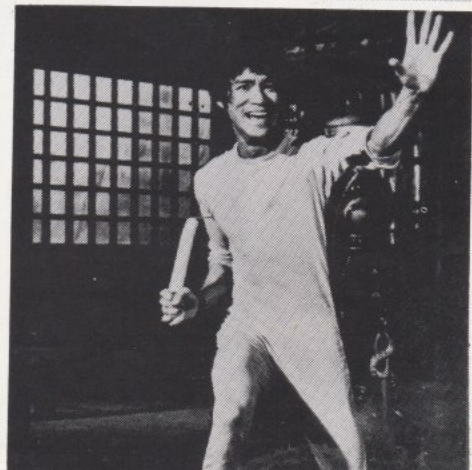
Le Disco est à la mode c'est certain, nous ne vous en donnerons ni la définition ni même les diatribes, mais tout simplement nous nous penchons sur cette nouvelle musique qui envahi nos Télévisions après avoir fait la gloire de nos Discothèques.



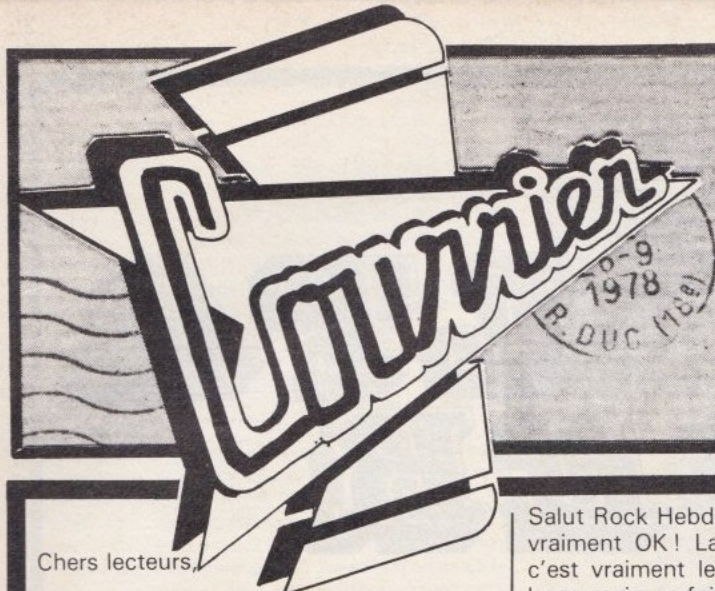
David Coverdale s'est fait rejoindre par Jon Lord lui-même au sein de son Whitesnake, reformation de Deep Purple ou nouveau géant du Hard Rock vous saurez tout dans l'Interview.



Elvis



Bruce Lee



Chers lecteurs,

Toute l'équipe de Rock-Hebdo vous souhaite plein de bonnes choses et la réalisation de vos rêves les plus fous en 1979! Par la même occasion, nous vous remercions de vos lettres. Continuez de nous envoyer vos critiques, vos suggestions et aussi vos... compliments !! C'est reparti pour douze mois de rock dans les chaumières !

Salut à Rock-Hebdo ! Meilleurs vœux pour 1979. A chacun de votre équipe je souhaite que ses vœux se réalisent : que Bernard Méhenni reçoive un gros colis plein de virgules (toutes celles qu'il n'a pas utilisées en 78), à Patrick Renassia une grammaire et un cahier de brouillon afin qu'il puisse être un jour lisible (peut-être pas déjà en 79), à Daniel Lesueur des interviews de timides afin que ses questions soient toujours plus longues que les réponses, à Antoine Giacomoni une banane et un palmier, à Julien Rugieri la collection complète de San Antonio afin qu'il puisse varier un peu de temps en temps... et en souhaitant qu'en 79, on ne verra plus dans chaque interview « que pensez-vous du mouvement punk ? » bonne année à Rock-Hebdo !!! Carol.

Salut. A quant un poster de notre Sheila nationale ? je vous pose cette question car après le choc que nous avons eu, moi et quelques copains la semaine dernière en voyant un poster des monsieur Bertrand Plastic, on peut s'attendre à tout maintenant. Votre revue est en train de prendre le chemin de Podium et de Hit. Caoutchouc Robert !! Le summum du chanteur commercial qui n'a rien à voir avec le rock ! Pauvres Sanson, F. Gall, Mama Béa, décidément vous n'avez aucune chance ! Vos efforts sont vains. Rock-Hebdo préfère Sheila et ses shorts à vos swings !!! Nous on aime bien France Gall. Elle swingue un peu, elle donne le meilleur d'elle-même, elle a osé faire son auto-critique sur son passé et ce qu'elle chante n'est absolument pas « bidon ». Son « live » est chouette. Ecoutez « Je l'aimais » et « Aime-la ». 2 chansons qui valent vraiment le coup et qui devraient vous inciter à vous occuper un peu d'elle. Salut, on vous embrasse quand même, Nadine et sa bande.

Salut Rock Hebdoband ! Votre journal est vraiment OK ! La formule hebdomadaire, c'est vraiment le pied ! Les articles sont bons mais parfois trop courts et un peu imprécis, ça viendra peut-être avec le temps. Le poster couverture, c'est original et c'est un bon point. Je vous fais quand même un reproche, c'est que pour un hebdo de rock, ça me fait un peu flipper de voir Travolta et sa bande, il y a des mensuels inférieurs qui s'en chargent. Bonne continuation. Un mec de la nouvelle vague de Lyon.

Passez cette lettre si vous voulez, ça m'est égal. Je voulais vous dire de ne pas vous fier aux critiques que l'on vous fait à propos de vos critiques de disques. Laissez-les comme elles sont. Elles sont peut-être courtes mais alors on sait ce que l'on doit acheter ou non. C'est clair et net. D'autres en mettent des tartines avec des mots pompés dans le dictionnaire des synonymes pour finalement ne rien dire. Bravo. Pour les posters, vous devriez mettre des groupes pris sur le vif, en concert, ça vaut mieux qu'Amanda Lear et toutes ces pin-ups en train de poser. Où peut-on se procurer vos anciens numéros ? A quand les prochains articles sur Ganafoul, Iggy, Starshooter, etc. Salut et à mercredi prochain. Un admirateur d'Iggy et du rock en général.

Tu peux te procurer chaque ancien n° de Rock-Hebdo en faisant la demande au journal contre l'envoi de 4,00 F en timbres-poste + 1,00 F de port.

Je vous écris parce que j'aime bien votre journal. En effet, il laisse une chance aux groupes français et il est grand temps.

Je lis régulièrement votre canard mais je n'ai pas encore vu d'article sur Cap Horn, un groupe de bon rock français que j'ai vu au Rose Bonbon. Du rock qui dégage, chanté en Français. Ça m'a plu et je voudrais savoir s'ils donnent des concerts dans la région parisienne ou à Paris même. Je n'ai pas vu de « clé de contact », ce groupe serait-il totalement inconnu, c'est, bien dommage car ils ont vraiment la pêche mais manquent sûrement de branchements et d'argent. J'aime bien aussi Telephone mais ils n'ont plus besoin de publicité ! Salut et merci !

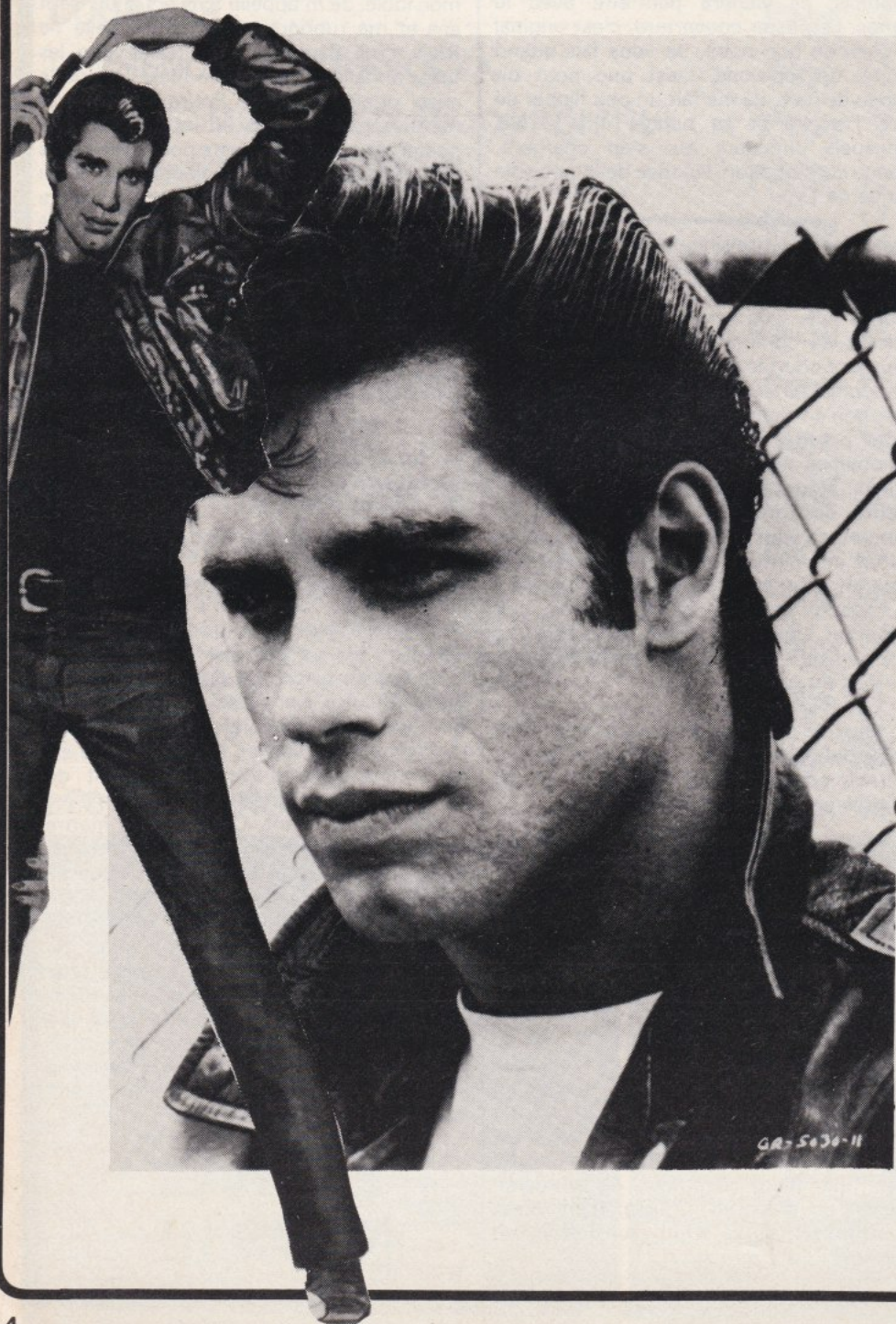


Un grand bonjour à toute la rédaction ! je vous écris pour vous dire bravo, enfin un magazine de rock. Je l'achète depuis le numéro qui était un peu consacré à Johnny, mon idole. Je m'appelle Sylvie, j'ai dix-sept ans et ma rubrique préférée est celle de Rock'n'roll Story. Vous faites revivre les folles années du bon rock, mais il manque aussi quelque chose. Pourquoi vous ne mettriez pas une fois au moins un super poster de Johnny qui reste pour moi le plus grand rocker français, toujours aussi beau qu'à ses débuts. **Moi**, je ne suis pas le genre de minette folle de ce c... de Travolta. Le disco, c'est pourri, car Travolta ne sera pas et jamais pour moi aussi grand que Johnny (et vlan!!!). Sans Johnny en France, ce ne serait pas la joie. Il y a quand même un groupe sympa comme Starshooter. Avec Rock Hebdo, le rock n'est pas oublié. Merci d'avance. Sylvie Angue Paris 19^e.

Un grand salut à vous tous ! Enfin une interview d'un rock'n'roller français après Dick Rivers, Eddy Mitchell, on verra bientôt quand il rentrera de Los Angeles, une interview de Johnny car c'est le grand du Rock Français. Il va le prouver bientôt avec son nouveau 33 T qu'il est en train d'enregistrer avec les musiciens de Stevie Wonder et ce dernier l'accompagne lui-même au piano. Ce disque va faire du bruit. D'autre part, au lieu de Plastic Bertrand et de son interview, vous auriez du mettre un poster de Mitchell même s'il est moins bon qu'avant. Ça aurait du mettre un poster de Mitchell même s'il est moins bon qu'avant. Ça aurait du mettre un poster de Mitchell même s'il est moins bon qu'avant. Ça aurait été mieux que ce faux punk merdique de la variété. Autre chose qui m'a déglingué : Eddy Mitchell dit que Johnny est mieux en chanteur de ballade qu'en rocker. C'est vraiment faux car Johnny est plus agressif, plus rock sur scène que notre pépère Eddy Mitchell. Il a maintenant le visage bouffi et il n'a que 36 ans, tandis que Johnny qui a 35 ans à la silhouette jeune et vivace. Un grand merci pour l'interview de Linda Keel !

**ECRIVEZ
NOUS !!!**

TRAVOLTA FEVER



On nous a bien eu avec Travolta. On y a pourtant bien cru à leur légende fabriquée de toutes pièces. Travolta le petit génie à qui tout est arrivé grâce à la bonne fée Stigwood et à un seul film « la fièvre ». Tout le monde s'y était bien entendu pour nous la faire avaler cette belle chanson qui rendait bien service au mythe. On ne peut pas leur en vouloir ça faisait rêver. Maintenant la fête est finie et on voudrait bien savoir le pourquoi du comment de tout ça. Un peu de vérité quoi. Autre chose que du mauvais roman écrit par un attaché de presse de Travolta si on fouille un peu ça doit être autre chose qu'un beau cul, de beaux yeux et un sourire Gibbs.

Travolta est né en 1954, à Englewood dans le New Jersey, pas très loin de New York. Englewood n'est pas un bled particulièrement original, il a la morosité et la grisaille des cités dortoirs. C'est dans des Englewood que la nuit tombée des milliers d'Américains travaillant à New York rentrent le soir dans des trans bondés. Ils rentrent retrouver leur famille dans des maisons très propres et toutes pareilles, comme celle des Travolta. John était le dernier d'une famille de dix enfants. Fils d'un père Italien (Sicilien) et d'une mère Irlandaise il a été élevé comme on peut se l'imaginer dans une tradition fortement teintée de Catholicisme. Sa mère avait été, dans sa jeunesse, membre d'un groupe appelé les « Sunshine sisters » qui avait eu lors de petites tournées un certain succès dans les années quarante. Et c'est elle qui a inculqué à sa progéniture l'amour du théâtre et de la scène; tous ses enfants se sont dirigés vers cette carrière et bien évidemment c'est John qui a obtenu le plus de succès. John n'était pas ce qu'on peut appeler un élève très studieux. Eveillé certes mais fort peut intéressé par les cours, il préférait se faire remarquer par ses propos, judicieux et très personnels. Ses frères et sœurs étaient durant son enfance déjà très insérés dans le métier et le petit John avait déjà en tête tous les mots du jargon professionnel, son attirance, dit-on, était déjà très nette pour la carrière artistique. Passons sur ces années ou peu à peu, on voit se dessiner chez Travolta le désir indestructible de jouer, d'être sur scène. Il a eu le temps tout de même, par esprit cabochard, d'abandonner un rôle dans une pièce mise en scène par sa mère pour la bonne raison qu'il convoitait le rôle tenu par son frère; ce qui en dit long sur l'ambition qui l'animait. Un jour, il voit les élèves de l'Actor's studio du New Jersey jouer une pièce que sa mère l'avait emmenée voir. Il est passionné, épris, puis il décide de prendre les cours et de jouer. Nous sommes en 1966, Travolta a 12 ans et il vient de décrocher un petit rôle dans une pièce montée par l'Actor's: « Who'll save the ploughboy ». Au fil des années il entre dans une jeune troupe professionnelle à laquelle il consacre le plus clair de son temps au détriment de ses cours scolaires qui lui paraissent de plus en plus

inutiles. En 1970, il joue dans « Bye Bye Birdie » d'après Hugo et y tient le rôle principal ; il décide de quitter l'école et cette décision est irrévocable. L'été 70 il profite des vacances qui en fait, pour lui, sont le début de ce qu'on appelle maintenant « La vie active pour s'en aller à New York, l'Eldorado du show biz avec Los Angeles. Arrivé il s'inscrit illico dans le cours de danse de Fred Kelly (le frère de Gene) et commence à apprendre à danser sans relâche. « Bye Bye Birdie » avait été un succès et John préparait une tournée dans une pièce intitulée Gypsy dans laquelle jouait sa sœur. Mais en cet été torride il ne pensait qu'à une chose, apprendre, apprendre, et encore apprendre. Son agent Bob le Mond le conseille et le fait travailler de plus en plus, sans relâche. Beaucoup de « commerciaux », ces publicités qui assomment entre deux séquences d'un film les téléspectateurs. Travolta n'a jamais eu trop de problèmes pour trouver des engagements ; jamais rien de miraculeux mais tout de même de quoi le nourrir et le vêtir décemment alors que beaucoup de ses amis crevaient littéralement de faim. Il obtenait assez facilement des rôles, peut-être par sa volonté, peut-être grâce à son physique, mais surtout grâce à sa détermination. En octobre 70 il est engagé pour tenir un rôle dans une pièce qui sera jouée à New-York, « Metaphors » ; ce n'est pas le Pérou mais c'est une bonne pièce et elle est jouée à New-York. Grease était, avant d'être un film une comédie musicale qui jouée à Chicago avait obtenu un tel succès que les producteurs de New York avaient décidé de le monter à Broadway. Pour cela il fallait engager des comédiens qui sachent jouer, chanter et danser. Travolta fut choisi pour tenir le rôle de Doodle, le petit dernier de la bande, un peu benêt et naïf. Au dernier moment, on décide de monter Grease pour une tournée qui ira de la Côte Ouest à la Côte Est et évidemment Travolta conserve son rôle. La tournée parcourt tous les Etats-Unis d'Est en Ouest puis s'installe à Los Angeles pour une semaine. Là Travolta, pas fou fait le tour des maisons de production en quête d'un rôle. Rien ne vient, on l'envoie même bouler royalement lorsqu'il se présente pour un rôle de jeune soldat dont il est persuadé qu'il est fait pour lui. La tournée avait été un succès et les producteurs se décidèrent définitivement à la monter à Broadway. C'est pour Travolta une chance inespérée. Il faut expliquer que pour tout comédien Américain jouer à Broadway c'est un ticket pour la réussite. C'est à Broadway que toutes les plus grandes pièces, les plus grands « musicals » sont montés. C'est à Broadway que les plus grands critiques vont voir les comédiens et les jugent sur pièce. Il faut comprendre qu'à l'époque, la future idole du disco n'a que 18 ans et qu'il n'est parti de chez lui que depuis deux ans... Grease poursuit sa carrière et dans la journée Travolta fait des « commerciaux » pour avoir un peu plus d'argent. A la suite de Grease, il joue dans une comédie musicale dont les vedettes sont les « Andrew Sisters » et qui se joue elle aussi à Broadway. C'est l'ascension. Puis il décide de partir pour la Californie où il pense qu'il aura l'occasion tôt ou tard de faire définitivement son trou. Pendant un an il « fait » des show télévisés qui le nourrissent et le tiennent hors du besoin. Sur les écrans Américains de l'époque sévissait un feuilleton qui avait un grand succès, Happy days (les jours heureux que nous avons vu aussi en France). Une chaîne concurrente de la ABC décida de monter un feuilleton concurrent à « Happy days ». Ce feuilleton s'appelait « Welcome back Kotter » et avait été écrit par un acteur célèbre en Amérique, Gabe Kaplan.



Extrait de Grease

Travolta passe une audition et est choisi par la production pour interpréter le rôle le plus important, celui de Vinnie Barbarino, le chef de la bande, le dur un peu sauvage, le contrepoids de « Fonzie » dans « Happy days ». Au bout de quelques semaines de projection « Welcome » obtient un indice d'écoute fabuleux et Travolta devient une vedette ; il reçoit 10000 lettres d'amour par jour, la presse parle de lui, c'est le début de la gloire internationale. Bob le Monde appelle son poulain au téléphone et lui déclare tout de go que Robert Stigwood voudrait lui proposer un scénario qu'il a l'intention de faire tirer d'un article de Nick Cohn intitulé « the tribal rites of the new saturday night ». C'est l'histoire d'une bande de jeunes Italo Américains de Brooklyn qui ne vivent que pour la disco du samedi soir. La musique serait des Bee Gees... Travolta et le Mond rencontrent Stigwood, vont voir leur avocat qui leur prépare un contrat qui est accepté presque immédiatement par Stigwood. Un million de dollars pour trois films, 50 % des bénéfices à partir du second en cas de succès du premier, droit de regard sur le scénario avec autorisation d'y amener des aménagements qui lui sembleront nécessaires. C'est le genre de contrat boulet qui peut aussi bien vous porter au firmament mais aussi vous couler à tout jamais. La réalisation de « Saturday night fever » sera effectuée à New York et durera douze semaines. Avant le tournage Travolta apprend à marcher comme les loulous de Brooklyn, en chaloupant les hanches comme un félin. Saturday sort et bat tous les records de tous les temps. Travolta est devenu une super star connue dans le monde entier.

Presley meurt. Travolta prend un peu sa place dans le cœur des minettes. Mais Stigwood, qui a décuplé en bénéfice sur saturday night rien qu'avec les entrées Américaines, décide de reprendre Grease. On a fait un film sur la jeunesse d'aujourd'hui on va en faire un sur celle d'il y a vingt ans. Grease, Travolta connaît. Il l'a promené pendant des semaines et des semaines d'un bout à l'autre de l'Amérique. Mais cette fois au lieu de jouer Doodle il jouera Danny Zuko ; le chef, évidemment. Alan Carr le propriétaire des droits de Grease amène le sujet, Stigwood amène la star ; ils se partageront les bénéfices. 50/50. Olivia Newton John sera la partenaire de Travolta dans Grease, elle y obtiendra, elle aussi mais dans une moindre mesure tout de même ses galons de superstar. Le film sort le 28 juin 1978 dans 902 salles Américaines. Et c'est un raz de marée...

Travolta a eu une ascension fulgurante, c'est vrai. Mais au travers de sa jeune carrière on peut trouver une même constante : le travail. Travolta aux dires de ses fréquentations est un travailleur acharné qui fait tout ce qu'il entreprend à fond sans laisser aucun détail en attente. On peut lui reprocher ces deux rôles dans la « fièvre » et dans « grease », certes ce ne sont pas des films qui feront date dans le cinéma par leurs qualités artistiques. Aujourd'hui les avis sont très partagés quand à son avenir. Certains voient en lui un acteur hors pair qui est loin d'avoir dévoilé toutes ses cartes, d'autres le prennent pour une simple mode, un produit doré sur tranche qui ne dépassera pas ses précédents « exploits ». Pas si facile à dire. Par contre ce qui ne manquera pas ce sont les pièces sur lesquelles on pourra le juger.

Il finit de tourner « moment by moment » avec Lily Tomlin qu'il a choisi lui-même. Un film pas du tout disco, pas du tout retro qui nous montrera si, oui ou non, il est autre chose qu'un simple produit. Des projets ? il en a plein. Le parrain 3 par exemple. Alors, les paris sont ouverts.

JMP.



(Photos Philippe AULIAC)

CERRONE

Le phénomène DISCO en est-il en fait un. Une révolution certainement pas, un nouveau nom donné à une musique qui sévit depuis des lustres et qui représentait tout bonnement la musique dite de «BOITE». et puis bien souvent c'est à l'intérieur de ces clubs à la mode ou pas que s'élaborait telle ou telle mode, que se façonnait tel ou tel esprit. Bien souvent des HITS étaient forgés dans ces antres et se retrouvaient catapultés dans les hautes sphères des HITS PARADES. Cette musique à certes évolué et s'est donnée une identité, mais y-a-t-il une différence fondamentale entre YOU MAKE ME FEEL de SYLVESTER et le WITCHQUEEN de REDBONE. Les Indiens du Rock rois incontestés de la discothèque d'Antan ont en fait élaboré ce phénomène qui maintenant porte un nom et fait des ravages. Mais si on veut être réaliste la fièvre du Samedi Soir existe et sévit depuis de nombreuses années. Par contre les «BOITES» se sont essouffées et il a bien fallu leur trouver un renouveau, et surtout une nouvelle raison

d'être. Là-dessus est venu se greffer une certaine mode et une expression nouvelle qui tente de faire peau neuve avec une idée RETRO. De ce fait de nombreux succès DISCO seront des reprises d'anciens tubes de BOITES d'autrefois. On peut noter également que Jean Marc CERRONE pilier de cette mode qui semble s'éterniser, n'en est pas moins l'ancien batteur d'une formation nommée KONGAS qui écuma pendant de nombreuses années toutes les BOITES et DISCOTHEQUES Françaises. Tout ceci n'est point une critique ni même une démystification, mais tout simplement une réalité qu'il nous faut accepter. D'une certaine manière Les grandes STARS du DISCO sont de plus des As-Been pour de nombreux, que ce soit du côté de la production ou même de l'interprétation. Donna SUMMER a ramé pas mal d'Années avant de s'appeler SUMMER; quand à KRAFWERK pour le synthétique, ils ont

Three Degrees



Village People

quand même et avant tout fait partie de l'élaboration de la musique Planante Allemande d'Antan. D'un autre côté on mélange un peu tout par la même occasion en incluant DEVO dans la Samba sans se soucier si on a leur approbation ou Non. Enfin le phénomène est là et il faut bien avouer qu'il fait des ravages, cependant il est difficilement définissable et resté très flou.

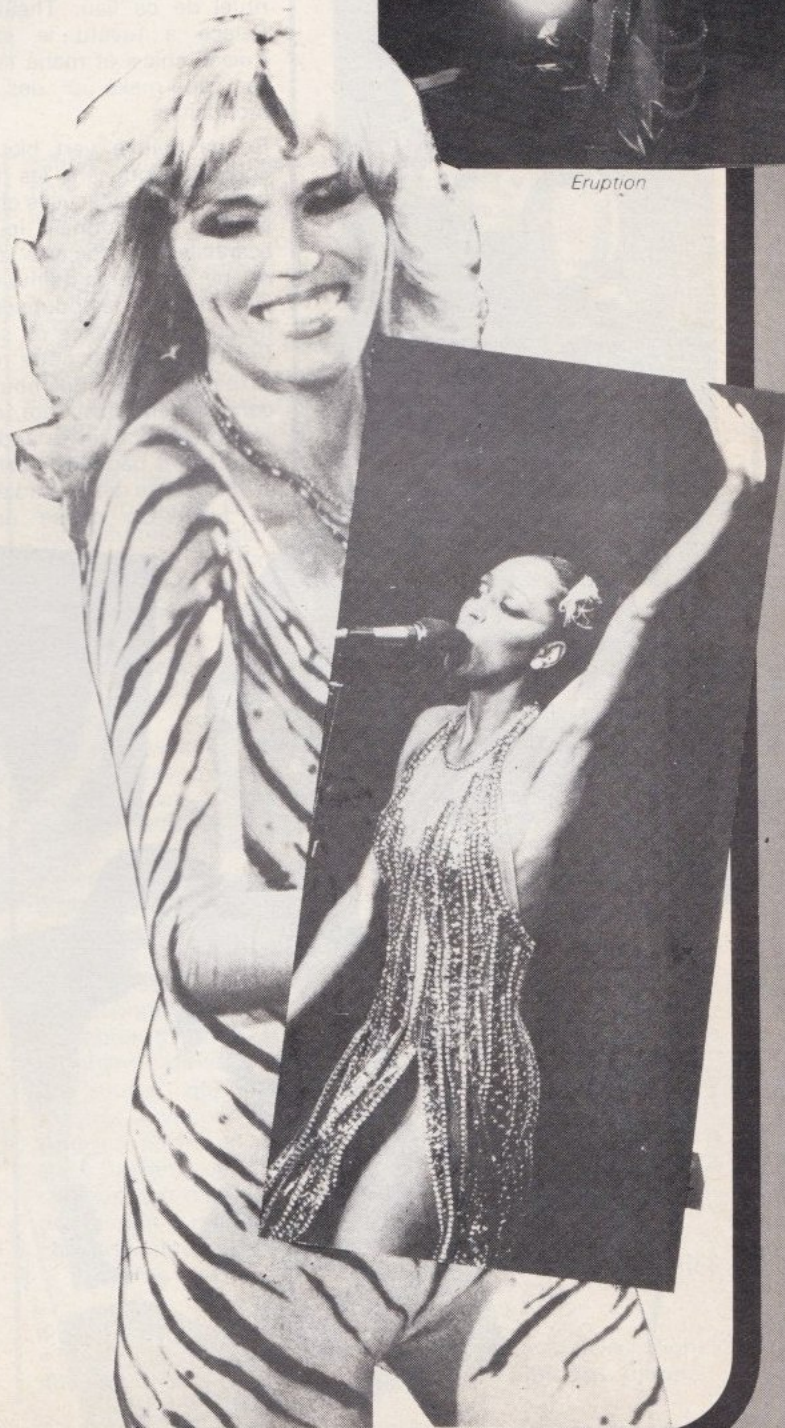
Enumérer les STARS du DISCO serait peine perdue car tout devient DISCO et la mode enflamme les productions et les labels pour donner une succession au PUNK dégénéré et mourrant. La NEW WAVE sera donc DISCO et cette mode nouvelle s'il elle ne risque pas de rester éternelle aura eu le mérite d'exister et



même de s'élaborer. Si les BEATLES laisseront YESTERDAY pendant que les PISTOLS s'immortaliseront à la REINE; la mode DISCO s'est implantée par son Rythme mais a beaucoup de mal à imposer de véritables titres de gloire. A mon humble avis ni MAKE ME FEEL ou encore MC ARTHUR PARC ne pourront vraiment laisser une marque indélébile. Pour moi la musique DISCO est surtout un combat acharné de producteur et ceux de BONEY M. ou encore de SYLVESTER plient sous les DOLARDS DE la nouvelle vogue. Des Gens nouveaux surgissent et tombent à point nommé comme CERRONE ou encore NICOLAS SKORSKY qui moule ROLLS aux States après avoir galéré de nombreuses décades chez Nous. D'autre part il faut noter que le côté «LIVE» du DISCO est assez pauvre et qu'en fait c'est principalement une histoire de vinyl. Il est de plus difficile de concrétiser et de cerner le phénomène sur scène car il nécessite de tels moyens en studio que généralement on ne peut vraiment les retraduire en public. Peut-être CERRONE avec ses moyens énormes, sa volonté farouche de réussir, nous a proposé un spectacle acceptable au PAVILLON, mais il faut bien avouer qu'il a mis le paquet sans se soucier de la dépense. Un bon point tout de fois le DISCO Français est très prisé et surtout respecté, ce qui garanti cette fois un retard minimum à l'heure de la mise au point et de la rentabilité. Cette mode est assez parfaite par contre car si elle fait évoluer la musique elle participe de très près au renouveau de la comédie musicale cinématographique qui prend ces derniers temps un essort sans précédent, permettant par la même occasion a des vedettes de s'affirmer (TRAVOLTA) ou bien à des Anciens (BEE GEES) de refaire peau neuve. Une grande mode transitoire qui a mon humble avis puise un peu trop dans la facilité mais en attendant mieux il faut bien accepter le fait et ne point le négliger, car il peut durer une période indéterminée.



Eruption





Painter sisters

LE PALACE



Sylvester

Le « temple » a conservé son cachet d'autrefois. Christophe Paganini ne me contredira pas. Violoniste classique et quelque peu old-fashioned dans ce décor, il observe de sa loge le spectacle devenu rituel de ce lieu. Théâtre à l'origine, le Palace a revêtu le satin des soirées « disco-chic » et marié la punkitude strassée au make-up des belles de nuit mondaines.

Rouge, mauve, vert, bleu, jaune, noir. Les couleurs épousent les formes sexy des danseurs et danseuses entremêlés sous les lasers. On connaît ici les visages à scandale, de Pacadis à Ionesco... Eva donne ses ordres même dans les toilettes. On rencontre les poupées de nuit bardées de cuir ou moulées de soieries chatoyantes. Les reines de cette nuit n'ont plus de sexe défini. Elles déambulent prudemment dans la demi-obscurité, discrètes ou provocantes, silhouettes androgynes aux longues mains baguées, portant cigarette aux lèvres avec le geste étudié d'un mannequin de luxe. On croise uniformément les



Parliament



Millie Jackson

curieux de sortie, ceux à qui l'on dit : « Quoi ? tu ne connais pas le Palace ? » et qui viennent constater d'eux-mêmes, et puis les autres, les habitués nocturnes, ceux qui se traînent et funambulent, un peu saouls, du bar du sous-sol à celui du deuxième étage, entre les deux, il y a des étapes... et les petites reines dansent encore et crient là-bas, devant la scène transformée en paradis de colonnes, comme surmontée de nuages imaginaires. Faymé aux mille taches de rousseur, queue de pie et voilette sur le front, lunettes rétro et paillettes argent, dessinatrice de jour et papillon de nuit, elle déclare « Je suis ici chez moi ». Les deux Sophie aussi, l'une modèle-photo à l'accent étranger prémédité, qui suerait lui en vouloir, elle joue la carte du charme, elle aime marcher sur le tapis rouge de l'entrée, puis la deuxième, plus discrète, amoureuse et en quête de sa proie. Autre nymphe dans ce décor baroque, Juliette. Elle doit avoir l'âge d'Eva. Strip-teaseuse à l'école déjà, elle rôde ses perles dans la foule. Elle m'a confié être une habile perce-oreilles (oreilles mâles exclusivement !). Une déesse blonde, là-bas, dans un recoin : Valérie. Danseuse professionnelle, elle n'est jamais dépaycée dans ces lieux clos, ces antres de féerie où ce soir même, un jeune Travolta de pacotille s'est agenouillé devant ses longues jambes de cuir en murmurant : « olivia... ».

La danse devient transe, les bandes disco défilent par mètres, que dis-je, kilomètres. Laideurs et beautés se meuvent jusqu'à terre, on ne sait plus vraiment qui est qui. Une ombre de Bowie traverse les lumières, cheveux blonds plaqués en arrière, visage en lame de couteau d'or, pantalon et tee-shirt blancs, observé, fier, froid comme le platine. Ruth vient faire fondre ici les kilos qu'il lui reste d'une fresque de Fellini. De temps à autre, vous saisissez le regard réprobateur d'un égaré, il ne sera pas adepte.

Le Prince Emaer survole son monde. C'est la fête au Palais, Cure de jouvence, le disco fait éclater le vieux théâtre condamné. Il respire à nouveau la jeunesse scintillante de ses premières années. De plus en plus de concerts y sont organisés, la chaleur jamaïcaine du reggae, on y a vu Cimarons, Third World, Steelpulse, Dillinger, le disco-roi toujours, Amanda Lear, Hi-Tension, Sylvester, les plus funky ou rock, Robert Palmer, David Johansen. Doivent y venir prochainement Siouxsie and the Banshees, Eddie Money, Byrds. Il n'y a plus ici le privilège et la sécurité des clubs privés. Seule, une certaine intimité reste, celle que vous exaltez à souhait au gré de vos épanouissements, ou que vous défendez jalousement, tapi et secret dans le refuge du sous-sol.

C'est l'heure où la danse devient instinctive, syncopée et robotique, on ne comprend plus grand chose, Lionel a craqué son collant, c'est bien le genre. Il est six heures et demie. Petit déjeuner.

Marie-France DALLOZ

DOOBIE BROTHERS

PLEIN SUD



MINUTE BY MINUTE »

Un certain matin de 1970, quelques joyeux garçons se passent un « doobie » (appellation courante d'un joint en Californie) autour d'une copieuse table de breakfast, quand soudain, l'un d'eux s'exclame « Hey, we are all doobie brothers ! » Le phénomène est né et va se perpétuer sous l'égide de Ted Templeman, producteur.

Le groupe débute à San José pendant l'hiver 1969 quand Skip Spence (ex Moby-Grape) présente le chanteur guitariste Tom Johnston au percussionniste John Hartman. Le duo complété du bassiste Greg Murphy tourne sous le nom de Pud dans le nord de la Californie. Murphy est bientôt remplacé par Dave Shogren, puis le groupe s'enrichit d'un autre élément, inspiré de bluegrass et de folk, Patrick Simmons. Peu à peu, le personnel se précise et augmente le potentiel rythmique du groupe. « Toulouse Street », « The Captain and Me » obtiennent un succès colossal. Ils expérimentent les

cuivres et allient au rock tour à tour la chaleur du gospel sound et l'esprit soul du rhythm'n'blues. Jeff « Skunk » Baxter (ex Steely Dan) arrive ensuite vers Noël 74 et contribue fortement à donner au groupe une image caractéristique. Puis Michael Hossack est remplacé par Kneith Knudsen. « Stampede » est le début d'une transition dans la carrière des frères Doobie. Le jazz et les rythmes funky donnent ce soft-rock qui leur est si particulier. Avec « Takin' It to the Street » sorti en mars 76 où figure le dernier arrivé, Michael McDonald, les Doobie Brothers s'attirent un plus large public. Hartman déclare : « Nous devenons meilleurs, je pense, au fur et à mesure des albums. Notre culture musicale s'enrichit constamment grâce à la personnalité de chacun de nous. Nous sommes des types de la mer et c'est ce que nous ressentons ici en Californie que nous voulons exprimer. »

Doobie Brothers, un « son » bien spécifique, un style unique, une espèce d'organi-

sation fraternelle, dessinant note par note, une certaine image de la vie californienne. Succédant à « Livin' on the Fault Line », ce nouvel album « Minute by Minute » reflète encore leur croissance musicale. Les compositions funky-jazz et country, il y a même un instrumental typique, mêlées à leur feeling bien particulier leur donne à chaque fois une nouvelle dimension. La puissance vocale et la contribution d'autres musiciens, Kenny Loggins et Bill Payne, par exemple, confèrent au groupe un complément de perfection.

La carrosserie rutilante des Doobie Brothers cache une mécanique soignée, sans faille et sans défaut. La fusion intense des musiciens se poursuit dans la vie quotidienne, partagée entre tournées et studios, et au-delà, en flâneries sur les plages, en éclatements à la campagne, vous seriez surpris de voir Pat Simmons élever ses canards et ses chiens, John Hartman collectionner les clefs de chambres d'hôtels... Doobie, un charme difficile à définir, un souffle qui balaie les longues avenues de Los Angeles, éclate en plein jour sur Sunset ou murmure quelque part dans une crique de Sausalito, non, je ne suis pas passionnée...

Marie-France

« Minute by Minute » WB56 486 Dist. WEA.

ARLYN GALE

Derrière Arlyn Gale, il y a Mike Appel, ancien manager de Bruce Springsteen-Arlyn Gale, vous ne le connaissez pas et pourtant il est prêt. Prêt pour vous asséner un grand talent. Né à Woodstock (Illinois) il y a 26 ans, Arlyn commence dès l'école à former de petits groupes, mais obligé de vivre d'emplois divers, il ne se consacre vraiment à la musique qu'à sa venue à New-York. Il joue dans les petits clubs du Midwest lorsque Mike Appel le découvre. Pendant deux ans, Appel le guide et le prépare à enregistrer. Pour cela, Arlyn cherche les musiciens qui lui conviennent le mieux : Alona Turel aux claviers, Steve Cavaretta à la guitare, Ivan Elias à la basse, qui a d'ailleurs travaillé avec Billy Joël, et Omar Hakim, batteur percussionniste ayant participé aux séances d'enregistrement de Stevie Wonder. « Back To The Midwest Night » vient de sortir chez ABC (distr. Carrère). A l'écoute du premier morceau, on pense inévitablement à Springsteen. Mais plutôt qu'une pâle copie, Arlyn Gale nous offre un album de professionnel, miroir de ses passions et de sa spontanéité. Aux Etats-Unis, il a entrepris une grande tournée en première partie des Doobie Brothers et de Rory Gallagher. Bienvenue en France à son album : je vous le recommande particulièrement !

Marie-France

« Back to the Midwest Night » ABC AA 1096 Dist. Carrère.

LE COMPTABLE DU JAZZ

LES REEDITIONS (I) : VERVE

Toujours pour vous aider à ne pas vous perdre dans la jungle touffue de l'abondante production de disques de Jazz, on attaque aujourd'hui une série de Compteur à Jazz sur les rééditions, ces enregistrements d'hier qu'on propose aujourd'hui sous des pochettes renouvelées dans des séries comme: Black and White (RCA), Jazz Heritage (Barclay), Blue Note (Sonopresse), Milestone (Musidisc) etc... et cette semaine je vous propose les rééditions Verve, distribuées par Polydor!

Chez Verve, on n'a jamais fait dans les fonds de tiroirs ou dans les musiciens médiocres et ce ne sont pas des «sessions oubliées» ou des enregistrements de seconde zone que l'on ressort ici! Non! Rien que du beau monde et enregistré à sa meilleure période: Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Bud Powell, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Coleman Hawkins etc... Il faut dire aussi que Verve

c'est un peu l'œuvre de Norman Granz, ce promoteur du Jazz des années d'après-guerre, qui construisit sa réputation sur ses fameux J.A.T.P. (Jazz At The Philharmonic) créant dès 1944, des concerts «fleuves» où des solistes prestigieux venus d'horizons stylistiques différents se mesuraient sur des standards du genre «I've found a New Baby» ou «Body and Soul»! Des Supers Jam-Sessions en quelque sorte! Plus tard il étendit son activité à l'édition de séances d'enregistrements en studio, donnant ainsi l'occasion à certains musiciens Bebops de pouvoir graver dans la cire leur meilleurs enregistrements (Gillespie, Parker, Bud Powell, etc...) et créant ainsi les enregistrements les plus «historiques» de ce style! Mais il ne s'arrête pas uniquement au Bebop, puisqu'il enregistra abondamment de nombreux musiciens de Jazz Classique comme Ella Fitzgerald, Coleman Hawkins, Lester Young, Oscar Peterson ou s'intéressant également à des musiciens plus modernes comme Bill Evans, Stan Getz, Wes Montgomery, mais sans trop s'écarter de l'orthodoxie Bebop ou Middle Jazz!

Ces enregistrements Verve sont proposés aujourd'hui par Polydor sous forme de Doubles Albums, remarquablement bien présentés et bien gravés pour des faces qui ont souvent presque 30 ans d'âge, constituant une collection de Chefs-d'œuvre que tout amateur se doit de posséder:

CHARLIE PARKER

«The Verve Years»

1948/1954 2U 2610 026/042/048:

sous ce titre de «Verve Years» on trouve ici, rassemblé en trois volumes doubles, l'intégrale des enregistrements de Charlie Parker pour Verve entre 1948 et 1954! Ce sont ces faces qui étaient présentées il y a quelques années sous la série «The Definite Charlie Parker» en 5 volumes. Ici, qu'il soit entouré d'excellents accompagnateurs comme Dizzy Gillespie, Ray Brown, Al Haig, Max Roach, Hank Jones ou Thelonius Monk ou par d'insipides violons, le créateur du Bebop et le père de tout le jazz moderne est au saxophone alto tout



simplement génial! Le mot «historique» n'a jamais aussi bien convenu que pour ses trois volumes! Indispensables!

BUD POWELL

«The Genius Of...»

Vol. 1 and 2. 2U 2610 029/050.

en deux volumes le «génie» du pianiste le plus important de l'école Bebop, le pendant au piano de ce qu'était Parker au saxophone! Le pianiste qui a figé dans la cire, le nouveau classicisme qu'était Parker au saxophone! Le pianiste qui a figé dans la

BUD POWELL

«The Genius Of...»

Vol 1 and 2. 2U 2610 029/050:

en deux volumes le «génie» du pianiste le plus important de l'école Bebop, le pendant au piano de ce qu'était Parker au saxophone! Le pianiste qui a figé dans la cire, le nouveau classicisme Bebop! Ces deux doubles albums contiennent, et surtout le premier, les plus belles faces enregistrées par Bud

Powell, et présentent un échantillon de son art pianistique: improvisation fulgurantes en tempos rapides, traversées de ratages géniaux («hallelujah») l'influence de Tatum («get happy»), façon très originale d'aborder le piano solo («the fruit»). La quintessence du piano Bebop et la naissance du piano moderne!

BILLIE HOLIDAY

«The First Verve Sessions»

2U 2610 027:

Les faces réunies dans ce double album ont été enregistrées en 1952 et 1954 et permettent d'écouter l'une des plus grandes chanteuses que le Jazz ait connu! Celle qui chantait sa vie, avec une voix bouleversante à l'impact émotionnel étonnant! Et l'avantage de ses «sessions Verve» c'est qu'elle n'est pas entourée d'un quelconque orchestre de studio, mais par des solistes de grande classe: Oscar Peterson, Charlie Shavers, Paul Quinichette, Barney Kessel etc...

BEN WEBSTER/COLEMAN HAWKINS

«Tenor Giants»

2U 2610 046:

la réunion des deux plus importants saxophones ténors du Jazz Classique! ces rencontres, et surtout celle que l'on trouve sur le premier disque de ce double album, font partie des enregistrements légendaires de l'histoire du jazz, de ces disques que l'on retrouve toujours avec autant de plaisir, tant la musique proposée est vitale! Sur des standards comme Time After Time, la Rosita ou It Never Entered My Mind se mesurent les deux ténors les plus lyriques, au sommet de leur forme! Malgré la légère faiblesse du second disque où Ben Webster ne semble pas en grande forme, c'est encore évidemment un enregistrement historique!

Voilà! quatre enregistrements pris presque au hasard et on se retrouve avec les mêmes compliments, tant la série est intéressante et peut constituer une discothèque de départ pour découvrir le jazz! Et je ne résiste pas à l'envie de vous donner les références de quelques autres doubles albums à posséder: Jazz At The Philharmonic 2U 2610 030, Lester Young «Pres and Teddy and Oscar» 2610 031, Bill Evans «Trio/Duo» 2U 2610 035, Stan Getz «The Chick» Corea/Bill Evans Sessions» 2U 2610 036, Ella Fitzgerald «The George et Ira Gershwin Song Book» 2U 2610051, Wes Montgomery «The Small Group Recordings» 2U 2610 032, Dizzy Gillespie «Rollins/Stitt Sessions» 2U 2610028, ... Une collection à suivre!

Armand MEIGNAN

PS:... et on annonce pour fin janvier, trois nouveaux doubles albums: le troisième volume de Billie Holiday, un «Ballads» de Ben Webster, et un Roy Eldridge de 52/53 de derrière les fagots! On va encore me reprocher de «Dithyramber à outrance» mais vous savez quand c'est tout bon c'est tout bon!

L'HOMME EN QUESTION

JEAN LARCHER



PHOTO TIMO TEDALDI

YVES ADRIEN

« Non, Orphan, c'est un personnage que j'ai inventé, un personnage sans faiblesse, sans faille. Et c'est quelqu'un que j'ai fait passer devant moi. »

Deux silhouettes glissaient sur l'écran de la vidéo, longeant rapidement les vitrines endormies de la rue Victor Hugo. Je savourais chaque image du bout d'une paille piquée dans un verre épais de lait-fraise. De mon lit, je télécommandais à mon gré la vitesse, le volume et l'arrêt du film vidéo. J'opérai un ralenti sur l'image, bien que celle-ci fût quelque peu floue. Car il faisait si froid, ce soir-là, que les lèvres gercées lâchaient pour chaque mot un rond de buée qui allait directement se fixer sur l'objectif de la caméra. La buée feutra la voix ralentie d'Adrien.

« — Tout le monde s'imaginerait qu'Orphan était mon double. Moi, j'étais le double d'Orphan. Moi, j'ai calqué mon comportement sur celui d'Orphan. Je n'aurais pas écrit trois articles cette année dans Rock and Folk si je ne m'étais pas inventé un double sans faille. »

— Quelles sont tes failles par rapport à celles qu'Orphan n'a pas ? »

Silence... J'arrêtai l'image : Gros plan sur les mains d'Adrien : Un gant de cuir gris et fin glissé sur l'une d'elles, l'autre nue.

« — Je suis quelqu'un qui s'ennuie. Orphan, c'était quelqu'un qui ne faisait pas de différences entre le divertissement et l'ennui. Moi, je fais cette différence. Mais ce n'est pas très public tout ça. »

En effet, pensais-je en essuyant mes lèvres sucrées dans un coin du drap nylon, ce qu'Adrien racontait ce soir-là n'était guère grand public. La vidéo avait tout enregistré, sans distinction.

« — Orphan, c'était en quelque sorte une image que tu idolâtrais, à laquelle tu désirais t'identifier ? »

— Non, c'était juste un chasse-neige.

— ?!?!?!?

— Quelqu'un qui ouvrait la voie pour moi.

— Il apparut quand, Orphan ? x

— Orphan est apparu quand tout le monde à Paris attendait la venue des Sex Pistols, c'est-à-dire que c'était une sorte d'apogée punk qui n'arrivait jamais. Et le punk, pour moi, ça avait été cinq ans plus tôt. Quand je suis revenu à Paris, on m'a pris pour un personnage du passé.

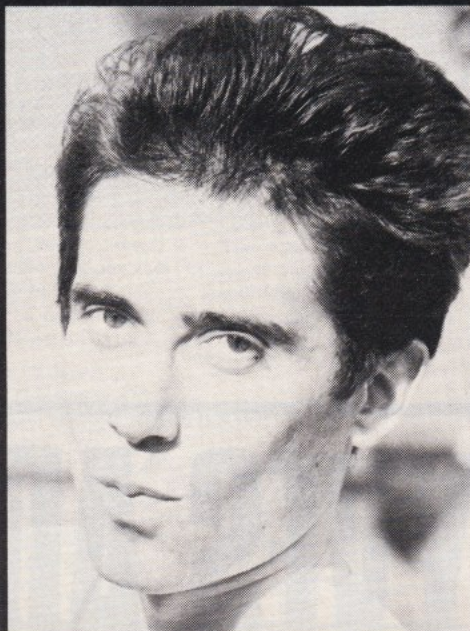
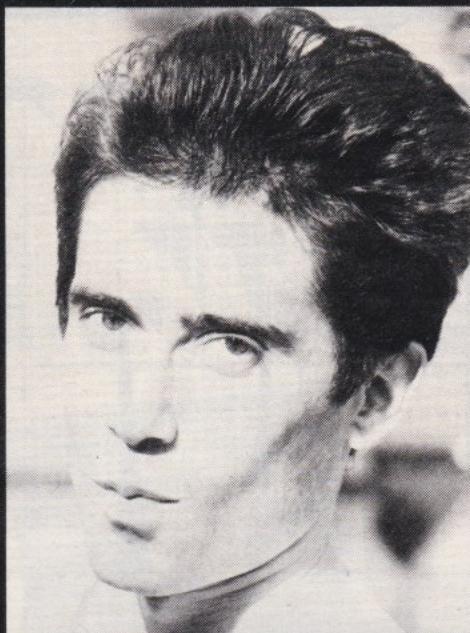


PHOTO TINO TEDALDI

— Un personnage du passé ?

— Oui, parce que je ne portais pas de peinture fluo, parce que je n'avais pas les cheveux coupés en brosse, parce que je ne me conformais pas à l'esthétique en vigueur à l'époque qui était l'esthétique de 1977. C'était une question de fierté, parce que les gens qui ressemblaient aux punks en 77, c'étaient des retardataires et on ne peut pas revenir cinq ans plus tard, marcher dans ses propres pas. Le punk, pour moi, c'était de la neige, personne n'y était jamais passé. C'était en 72-73. J'étais le premier à entrer dans ce domaine. Et j'entendais la neige craquer sous mes talons. Quand je suis revenu, cinq ans plus tard, ce n'était plus de la neige, c'était de la boue.

— Orphan était le chasse-neige et l'avait déblayé ?

— Orphan était le chasse-neige. Comme tous les gens qui ont fait quelque chose en 78, Orphan était quelqu'un de très propre, quelqu'un qui a fait une opération de nettoyage industriel. »

Cette éternelle marche nocturne sur le trottoir verglacé de la rue Victor Hugo tournait à l'absurde. La caméra ne fixait plus que des détails dérisoires : le phare givré d'une voiture, la botte étriquée d'Adrien, une crotte de chien fendue par le gel, un filet de platine dans la vitrine d'un joaillier. Je fis avancer rapidement l'image :

« — Sij'avais écrit de façon moderne sur la modernité on m'aurait donné deux colonnes par mois et j'aurais sorti d'articuler uniquement des clichés sur la modernité. »

Les deux silhouettes couraient à présent de façon grotesque sur le trottoir glissant de la rue Victor Hugo. Je ramenai le film à une vitesse normale.

Les deux silhouettes se glissèrent dans un moderne ascenseur.

« — Mais finalement, pourquoi avoir écrit tout cela dans Rock and Folk ? La modernité s'exprime à travers d'autres choses que la musique. »

— C'est uniquement une question de perversité chez moi. Écrire sur le rock, en France, c'est s'enfermer dans un ghetto. Écrire pour le rock, c'est sous-payé, c'est sous-lu, on ne dépasse jamais un certain cercle. Oui, c'est une forme de perversité d'évoluer dans ce milieu rock, parce que c'est sans avenir. Dans le milieu rock, on ne peut pas briller, on ne peut que végéter. Ceci dit, moi, j'avais un compte à régler. On m'avait pris pour un personnage du passé, et je voulais être en 78, celui qui distribuait les cartes. Puis j'ai joué ces cartes : Modernité, concept 80... Maintenant, ça me semble un peu passé. Ce qui m'intéressait, c'était de jouer. Je ne vois plus d'intérêt à continuer à présent. La partie est gagnée. Ceci dit, ça, je peux le refaire dans trois ans.

— Toujours dans le rock, pourquoi ? »

Sur l'écran vidéo, une lampe verte s'alluma sur le deux. L'ascenseur s'immobilisa.

« — Parce que j'ai commencé à écouter du rock quand j'avais 11, 12 ans. J'écoutais « Retiens la nuit » de Johnny Hallyday, et toute mon évolution s'est faite là-dessus.

— Mais dans trois ans, le rock, il y aura encore quelque chose ?

— Oui, bien sûr.

— Des gens pour l'écouter ?

— Le rock est un produit du système capitaliste. Et le système capitaliste est immortel. »

L'écran-vidéo devin soudain tout blanc. Je réglai la touche « contraste ». blanc. Ah ! Sur le côté droit de l'écran, une bande verticale de néon. Puis une autre à gauche, verticale. Les deux néons soudain molirent sans toutefois perdre de leur éclat glacé, coulèrent à terre et s'enroulèrent comme un vers luisant sur le sol moqueté. Je n'avais pourtant pas pris d'Hallucinogène. Ma paille était toujours piquée dans la mousse du lait-fraise. Seul, le niveau du lait avait diminué.

« — Le disco est un bien plus grand produit du système capitaliste.

— Oui, le rock et la disco flirtent, c'est une chose que les gens n'admettaient pas l'année dernière. Maintenant c'est un fait acquis. Le rock et la disco flirtent depuis quelques temps. A présent, ils vont dormir ensemble pendant quelques années.

— Pourquoi t'intéresses-tu aux gens qui dorment ?

— Par perversité. Observer des gens qui dorment. Moi, je suis plus que tout pervers. »

J'arrêtai l'image. Les apéro-biscuits salés s'immobilisèrent sur l'écran-vidéo dans une boîte plastique transparente posée sur le canapé blanc.

« — C'est une des raisons pour laquelle on fait cette interview. J'ai lu l'interview de Mesrine juste avant. En fait, je ne pense qu'à cela. Mesrine professe un mépris pour le milieu. J'affiche le même mépris pour le milieu dans lequel j'évolue. En fait, cette interview est celle de quelqu'un qui désormais n'écrit plus. Mon dernier article paraîtra quand sera paru cette interview. C'est un article qui touche à tout sauf au rock. Un article qui parle de la lumière, parce que c'est l'épreuve de la vérité, la lumière, quelle soit artificielle ou pas. Il y a très peu de gens qui ne baissent pas les yeux quand on leur braque un projecteur en plein visage. Mesrine est quelqu'un qui parle le langage de vérité. Pendant un an, je me suis axé sur cela. A présent, l'année s'achève, et une année qui s'achève, c'est une année à qui

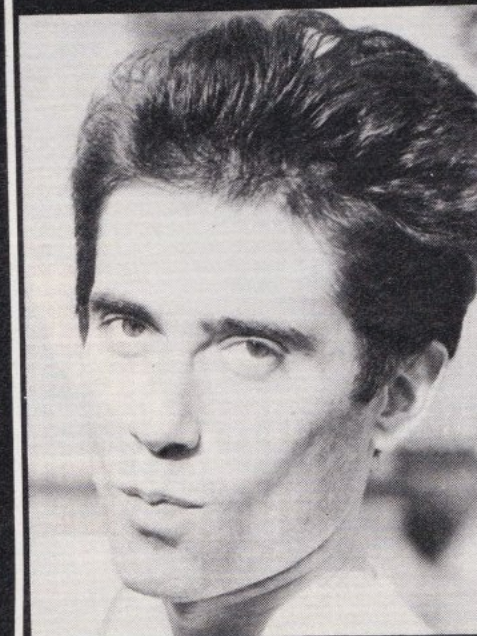
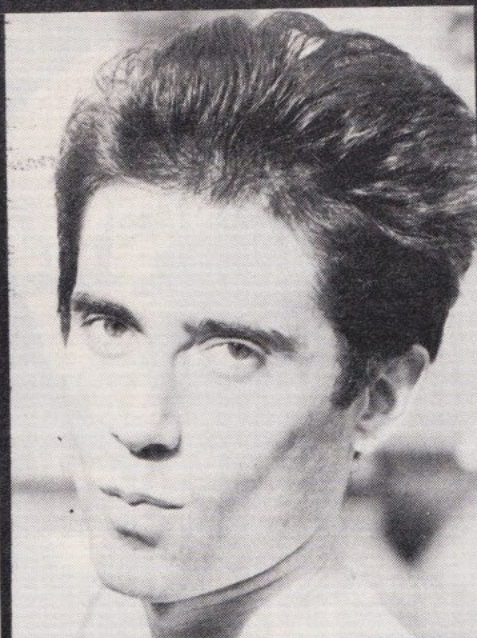


PHOTO TINO TEDALDI

on tire trois balles dans la nuque. Et pour toutes mes années à venir, j'aurais le même comportement, que je sois dans le rock ou pas ; j'ai des chargeurs plein les poches. »

La caméra visiblement s'ennuyait dans cette pièce. Pas d'objet sur lequel s'attarder. Seul, le néon apparaissait parfois en ligne continue, silencieuse et lumineuse sur l'écran. Moi, je me délectais de ce vide. Je frissonnai dans mon drap nylon.

« — Ce mépris, tu ne l'éprouves que pour le rock ?

— Ce n'est pas simplement du mépris, c'est de la haine. C'est un des mots que prononce Mesrine dans son interview. Deux mots : Haine et télévision. Et Mesrine dit le contraire de ce que je pense, mais malgré tout, cela ne me gêne pas.

— C'est-à-dire ?

— Mesrine dit que la TV ne remplacera jamais les rapports humains. Moi, je pense que les rapports humains n'atteindront jamais ceux que l'on peut avoir avec une TV. Quant à la haine, il pense que c'est une chose qui est inventée, que l'on introduit en vous. La haine, moi, je pense que c'est une chose vers laquelle on doit tendre, au contraire. C'est un but, non un accident ; et si je cesse d'écrire, c'est aussi pour cela. Dans le rock, je ne pense pas qu'on puisse faire de la haine un but, la haine, ce n'est pas très public. C'est une affaire personnelle. Je méprise le milieu rock (je parle des rock-critiques), parce que c'est un milieu où il n'y a jamais à prendre aucun risque. Le plus médiocre peut pendant X années rendre des textes et ne jamais être effacé. Alors que si c'était dans le milieu où ça se règle avec des armes, il serait déjà mort. »

J'arrêtai le film pour aller chercher des glaçons dans le frigidaire. Je les lâchai ensuite un à un dans mon verre pour donner à celui-ci l'illusion d'être plein. L'image s'était figée sur les iris d'Adrien qui gobaient petit à petit toute la transparence fallacieuse des glaçons qui fondaient dans mon verre. L'image s'estompa.

« — dans quelle mesure penses-tu que les rapports TV sont plus intenses que les rapports humains ?

— La réalité de tous les jours est une réalité prévisible. Alors que la TV... Je ne dis pas qu'on puisse tomber amoureux d'une speakerine, mais il peut y avoir la chute d'un gouvernement et en être le premier informé. Il peut y avoir un cargo qui explose à Hong Kong et être le premier à en jouir. Et tout ça

sont des choses qui ne m'arrivent pas quand je parle avec des gens, quand je sors dans la rue, quand je vais à un concert.

— Mais la vidéo va transformer tout cela. Il n'y aura plus le même rapport.

— C'est exact.

— Et alors, tu garderas les mêmes relations avec la TV ?

— Les formes classiques subsisteront. Ce sera la façon d'être moderne dans le futur. Savoir jouer encore des formes classiques. Comme il y a une façon d'être moderne en citant les atomistes grecs. Le mouvement éternel des particules. Avec Devo, c'est ce dont nous avons parlé : Du mouvement éternel des particules.

— Ça veut dire quoi, moderne ?

— C'est la seule chose qui ne se démode pas.

— Tu me disais que tu t'ennuyais, pourquoi ?

— Ça se fait beaucoup dans le monde occidental. On naît pas pour mourir, on naît pour s'ennuyer. C'est le destin qui réside dans le monde occidental.

— Disons que c'est TON destin.

— Encore une chose que je ne partagerai pas avec les autres, parfait. Il y a un morceau de Lou Reed qui s'appelle l'ennui. Il y a quatre ans. Il parlait de l'ennui comme quelqu'un qui est au sommet d'une tour et qui n'a rien d'autre à faire, à un certain moment, que de se jeter. Et il disait :

« Bon maintenant, vous ramassez les morceaux et vous construisez votre vie. »

La bande sonore se mit à émettre des gargouillis torsadés. Sur l'écran, Yves Adrien buvait sa bière à jeun. Je me mis sans raison à rôter mon lait.

« Si on parlait de sexe ? Voilà une chose dans le rock qui n'existe pas. ON ne s'arrête pas aux femmes malades, ce sont les seules qui m'intéressent... J'aime les femmes malades qui portent sur elles les signes de la dégradation. Je déteste les modèles parfaits, parce qu'ils m'ennuient. Je m'ennuie suffisamment comme ça sans encore m'ennuyer avec une femme parfaite.

— Il y a tout de même une demi-mesure entre la femme-mannequin et la femme-épave.

— Je n'aime que les excès. C'est ce que dit Mesrine. Il méprise le milieu. Le milieu, c'est médiocre. J'aime vraiment les femmes

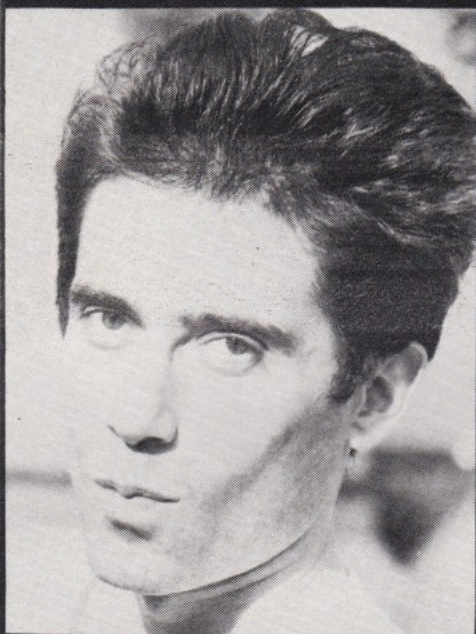


PHOTO TINO TEDALDI

marquées. Iggy Pop chantait cela. Il disait : « J'aimerais tes maladies ». C'est risqué d'aimer les maladies de quelqu'un. Certaines sont parfois contagieuses. En fait, tout mène à cela : risquer quelque chose. Non pas parce que c'est héroïque mais parce que quand on risque sa peau, on cesse de s'ennuyer.

— Pourtant, tu t'ennuies somptueusement. C'est que tu ne la risques pas assez ta peau.

— Tu crois ? C'est peut-être une habitude que j'ai prise. »

Le silence blanchissait l'écran-vidéo. Le vide. Parfois, l'ombre terne d'un plit du canapé blanc, une lèvre pâle d'Adrien, le reflet cristallin du verre à pied, quelques pointes plus sombres ainsi plantées insollement, presque érotiques dans le fond éternellement blanc. Je calmai mon regard sur le rose acidulé de mon verre de lait.

« En fait, il y a deux formes d'existence, l'une tragique, l'autre domestique. Et écrire pour des journaux de rock, rendre des feuillets, c'est une existence domestique.

— Et quelle est l'existence tragique ?

— Suivre son instinct... »

« On sonnait à la porte. J'éteignis la vidéo... Je vidai d'un trait les dernières nappes de lait au fond du verre. Je décrochai l'interphone. Il devait faire froid au bas de l'immeuble, car la voix d'Adrien était plus feutrée que jamais de buée, presque absente. Il venait me dire que le film vidéo était terminé.

« En fait, ce départ, c'est juste une parenthèse. Je ne veux pas terminer les années 70 ici. J'ai plein de choses à faire dans les années 80 et je veux être amnésique lorsque je reviendrai, vis-à-vis de ce que j'ai connu.

— Pourquoi veux-tu revenir ?

— J'ai des choses à faire... J'ai des choses à faire. Je trouve que faire l'amour avec les médias, c'est très très bien. C'est ce que j'ai envie de faire dans les années 80. »

FIN

— Quel navet !

Adèle Bailla, éteignit le téléviseur et se glissa dans les draps contre le corps endormi de son tendre époux.

Elisabeth D.

ON APPELLE ÇA ROCK'N'ROLL

LES HERITIERS DE little richard

Jerry Byrne, etc...

En 1957, lorsque Harold Battiste devient producteur de la maison Specialty à New Orleans, ses découvertes passent au second plan derrière les grands succès de la maison, Little Richard et Larry Williams. Ce n'est qu'en 1960 et après avoir quitté Specialty, qu'il connaît un grand succès avec « You talk too much » de Joe Jones. Vers la fin des années 50, il enregistre pour Specialty, quelques vedettes locales remarquables, comme le chanteur-pianiste Art Neville, qui connaît ses premiers succès avec son groupe The Hawketts, « Mardi Gras Mambó » avant d'entamer une carrière solitaire.

En 1958, Harold Battiste enregistre un jeune étudiant blanc de 17 ans, qui chante « Lights out », une composition de Mac Rebennack (plus tard Dr John). On a rarement atteint un tel degré de violence et de sauvagerie avec plusieurs breaks où la



IN LARGER

voix reste seule, sans accompagnement, un rythme appuyé par un saxophone, et au milieu un solo de piano ravageur joué par Art Neville. Le morceau n'est d'abord connu que dans les environs de New Orleans et le chanteur Jerry Byrne tombe rapidement dans l'oubli. Mais « Lights out » est peu à peu reconnu comme un classique du Rock.

Larry Williams

Bien qu'il soit né à New Orléans, c'est sur la West-Coast où ses parents ont déménagé que Larry Williams apprend à jouer du piano. Très jeune, il forme son premier orchestre, The Lemon Drops, qui se produit dans les environs de San Francisco. Il a déjà acquis une certaine expérience lorsqu'il revient à New Orléans et joue du piano dans l'orchestre de Lloyd Price. Quand ce dernier part au service militaire, Larry se trouve sans emploi et essaie de devenir chanteur. Il grave d'abord le « Just because » de Lloyd Price qui est un échec, puis compose et enregistre « Short fat Fannie », qui atteint la sixième place des charts nationaux en 1957. Sa musique s'apparente à celle de Little Richard par la puissance et la rigidité des orchestrations et le dynamisme de l'interprétation. Mais Larry a une voix plus grave, plus ondulante et ses rythmes sont souvent moins vifs.

Il compose et enregistre quelques classiques « Dizzy miss Lissy/Bony Moronie/Slow down » qui le font apparaître durant quelques temps comme le rival de Little Richard. Mais son succès régresse rapidement dès la fin des années 50. Les Beatles reprennent quelques uns de ses morceaux et le citent parmi leurs influences.

En 1964, Larry fait une tournée pleine de succès en Angleterre accompagné par Johnny « Guitar » Watson, le premier guitariste à jouer avec les dents. Ensuite, il se tourne vers la production musicale.

Esquerita

Eskew Reeder joue du piano à New Orleans et côtoie tous les pianistes célèbres de cette ville. Il est engagé par la maison Capitol, lorsqu'elle cherche un rival à Little Richard. Eskew Reeder enregistre alors sous le nom d'Esquerita, quelques morceaux dans un style proche de Little Richard, en accentuant certains effets. Sa voix est encore plus rauque et plus basse, le piano a un son sec et cristallin. Les parties instrumentales de piano ou de saxo sont très libres. Esquerita a une allure plus excentrique que son modèle, avec les cheveux encore plus hauts sur le dessus de la tête, de larges lunettes noires, des chemises voyantes et dentelées.

Il enregistre quelques morceaux débridés, au mépris de toute règle commerciale et musicale « Rockin the joint/On baby/Hole in my heart/I'm battie over Hatties ». Ils rencontrent assez peu de succès et Esquerita retourne jouer du piano à New Orléans. Il enregistre sous son vrai nom pour de nombreux labels et a un succès en 1962, avec une version instrumentale de « Green door ». Peu à peu, grâce à son insuccès et à la violence de sa musique, Esquerita devient une légende pour les fans de rock dur.

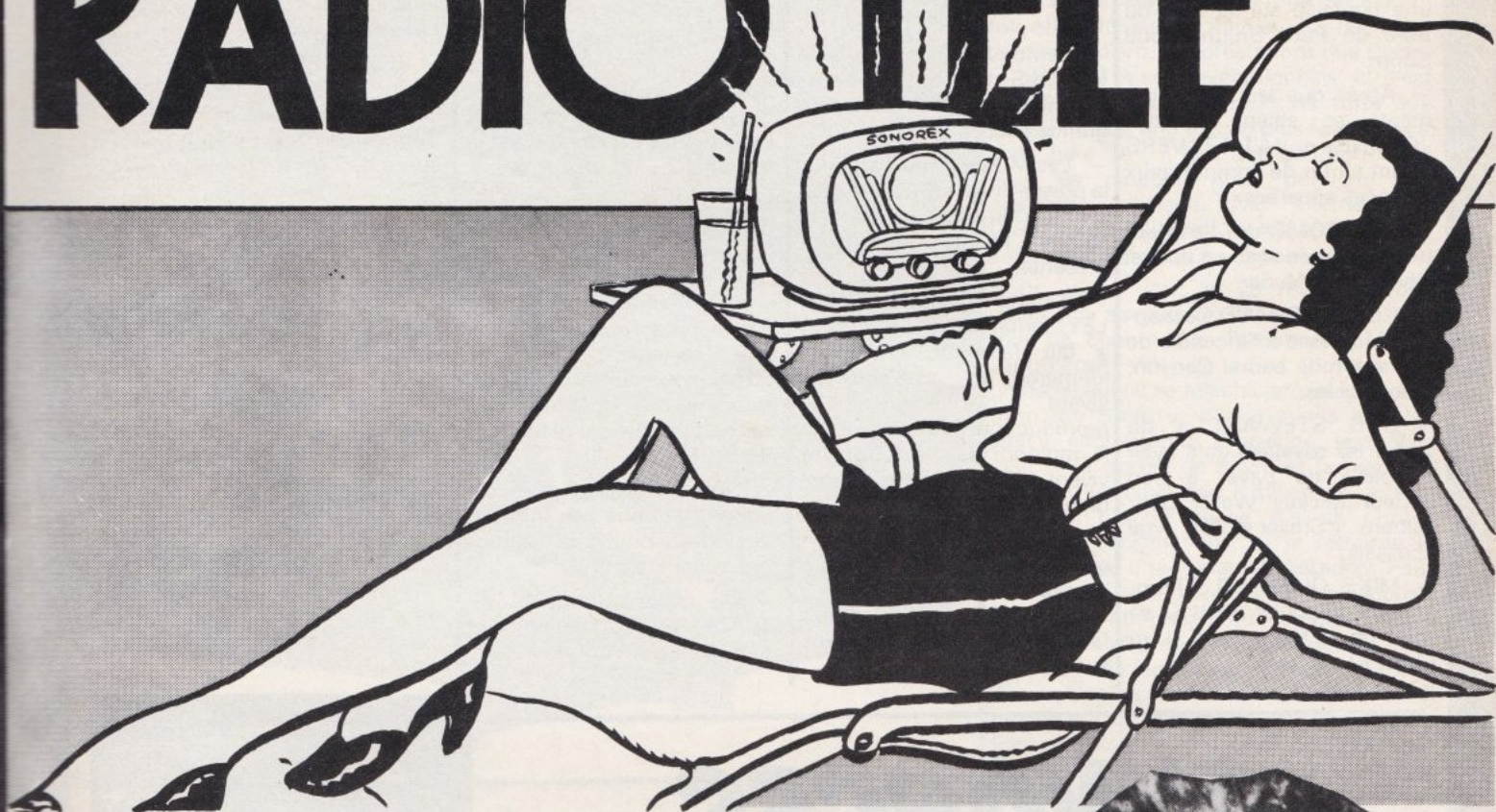
NB: On trouve Jerry Byrne sur une compilation (Vogue) Larry Williams/Original Hits (Vogue) Esquerita/Capitol (Sonopresse).

... Et bientôt, des Rock'n'Rollers noirs apparaissent en dehors de New Orléans....

Vince ELVRETT



RADIO TELE



Le Sha d'Iran était en proie à des angoisses métaphysiques. La France courcircuitait un petit matin sous le poids des guirlandes électriques de Noël. Un pétrolier s'épanchait en flots douloureux et coûteux du pétrole sur les côtes touristiques espagnoles. Mesrine affichait sa droiture de gangster dans un entretien avec Libération. L'Épiphanie 79 s'annonçait mouvementée. Le courant anarchisant s'infiltrait même à la TV: Après Devo, Siouxsie, à la différence près que pour Siouxsie, l'Empire n'était pas plein. Pourtant, deux uniformes pour la « sécurité » faisait le piquet d'offensive devant les baies vitrées de l'Empire. « On n'entre plus ». Un pompier en civil, à la solde de la TV, menaçait méchamment la rébellion massée à l'entrée à l'aide d'un extincteur d'incendie. Le concert de Siouxsie tirait à sa fin. Siouxsie n'avait pas fait l'unanimité et une partie du public se massait au bar. L'air s'émoussait avec les bières du comptoir. Soudain, les vitres de l'Empire s'écrasèrent en un fracas massif. Les rebelles auxquels l'entrée étaient prohibée se ruèrent dans le hall de l'entrée. Du bar, des chaises étaient balancées sauvagement dans la montée d'escaliers. Des bouteilles volaient violemment en éclats de verre. Et soudain, un même cri s'échappa de mille gorges: « Le fascisme ne vaincra pas! ». Le moment n'était ni héroïque, ni pathétique songeait Lait Fraise qui n'avait pas bougé du comptoir du bar. Il était tout simplement gratuit, inutile et stupide. Quelque peu désolant.

Lait-Fraise.



— SID VICIOUS est retourné en prison après avoir cassé une bouteille sur la tête du frère de Patti Smith, Todd Smith.

— Après que leurs managements se soient insultés, JOURNEY et PAT TRAVERS feront en fin de compte deux tournées séparées.

— BAD COMPANY va effectuer sa rentrée avec un nouvel album pour février.

— KEITH RICHARD a échappé de justesse à l'incendie de sa maison de Laurel Canyon, Los Angeles.

— ROD STEWART a dû verser les royalties qu'il avait « oublié » de payer à son batteur Mickey Waller pour l'album « Smiler ». Un vrai Écossais.

— MIKE OLDFIELD, l'homme de « Tubular Bells », va sortir un 45 tours disco, « I'm Guilty » !

— On peut s'attendre à voir Frank Zappa, et éventuellement Van Morrison à Paris en mars.

— Le nouvel album des SEX PISTOLS contient un pot-pourri disco de tous leurs plus grands succès.

— Les MOVIES pas contents : la presse anglaise unanime les a descendu, pour un concert auquel ils n'étaient pas présents.

— Il paraît qu'ELVIS PRESLEY, sentant sa fin prochaine, a fait faire un clone de lui-même, qui est toujours vivant. Un clone est la reproduction parfaite jusqu'à la moindre cellule d'un être vivant, tel qu'on ne puisse le reconnaître de l'original.

— ALBERT LEE l'ancien guitariste d'Emmylou Harris a jammé avec ROCKPILE à L.A., et NICK LOWE s'est fait faire une basse huit cordes sur mesures.

— La scène punk de San Francisco, patrie des hippies, est en proie à la violence.

— Le député anglais Victor Goodhew a invité toute la troupe de PARLIAMENT/FUNKADELIC aux Houses Of Parliament à Londres. C'est la moindre des choses.

— PETER GABRIEL et TOM ROBINSON ont donné un concert de charité tous les deux pour Noël, sans leur groupe habituel mais avec des invités surprise. Les fonds sont partagés entre une association pour les orphelins et l'association pour les droits des homosexuels d'Irlande du Nord.

— Stiff à Londres offre un album gratuit de son fond de catalogue pour un album récent acheté.

— Un nouvel album de GRAM PARSONS, un des rares génies du country-rock,

enregistré à ses débuts, va sortir sur une petite marque américaine. Le titre : « The Folk Years, Vol 1 ».

— SOUTHSIDE JOHNNY, le leader des ASBURY JUKES et grand copain de Bruce Springsteen, s'est coupé une artère du bras en tombant de scène.

— Brian « Dolphin » Taylor n'est plus le batteur du TOM ROBINSON BAND, qu'il vient de quitter pour « divergences musicales ». La séparation est amicale.



Peter Gabriel

ANNONCES

Vds cassette enregistrement groupe. Mono. Rock-survie 300 ex. en tout. Comp. pers. 36 min. électricité amère et lucide. Distr. excl. Rousseau M. Lot de la Corne, Vennecy 45800 St Jean de Braye. Envoyer 27,50 F port compris ou 34,50 F contre remboursement.

Vend cassette démonstration Alpharisis, 10 F par mandat + photos et cassettes pirates diverses surtout Bowie. M. Levy 18, rue Delizy 93500 Pantin.

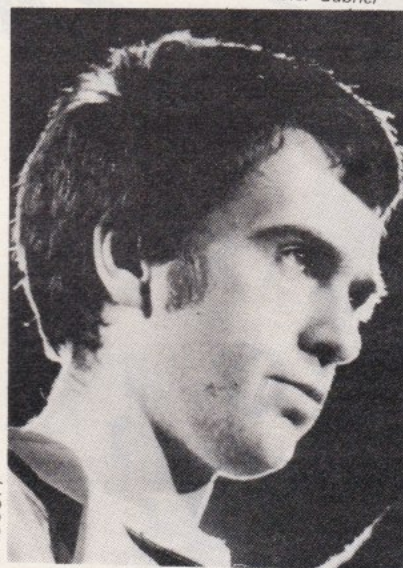
Vend Sono S City 120 W 2000 F + Tête Selmer Lampe 50 W 800 F. Baffle Celestion 400 F. Tête, sono, guitare 100 W 1000 F. Tél. 506.11.07.

J.H. aimant pop (Gong, Yes, Zappa) cherche correspondante. Eff. voyages (Europe) avril 79. Ai 21 ans. Paulin Robert c/o Brompton Oratory Brompton Road London 2 RW - Angleterre.

Vends posters inédits en France de James Dean, Marilyn Monroe. Prix 40 F, port express compris. Ecrire Duran, d, 23, av. de Royat - 63400 Chamalières.

Guitariste-soliste cherche exclusivement batteur, chanteur-harmoniciste, bassiste. Chant qu'en Anglais, cheveux très très longs comme Kiss. Style Aérosmith, Ufo, Angel, Kiss. Tenue Aerosmith, Ufo metallos. Faites vite. Ecrire, c'est très urgent. Gilles Cornec, 6, allée des Pyrénées, 92160 Antony. Guitare + basse + batteur cherche guit. chant. très bon niveau. Comp. Français. Rock New Wave. S'adresser 67, rue de Gergovie ou laisser message Frédéric Delor. 75014 Paris.

Sonorisation : concert, tournée, spectacles, soirées dansantes avec matériel Mumbach dont nous assurons la distribution et louons aux musiciens studio de répétition 50 m2. A vendre : bandes magnéto 18 cm et 26 cm prix intéressants. Rens. 588.96.97.



(Photos Gilles BASCOP)



Tom Robinson

BOB DYLAN

AT BUDOKAN

BOB DYLAN ET BUDOKAN

(Import Juke-Box Centre Gaité 80, av. du Maine - Paris 75014 Tél.: 260-87-88)

BONEY M EN RUSSIE !

Boney M, le groupe disco bien connu avec «Daddy Cool», «Ma Baker», «Belfast», «Rasputin» et «Rivers Of Babylon» a joué les pionniers en jouant à Moscou, une première pour le disco. Dire qu'ils ont eu du succès serait sous-estimer l'accueil qu'ils ont reçu. Ils ont joué dix soirs de suite du huit au dix-huit décembre à l'hôtel Rossiya, qui comprend une salle de 2.500 places. Alors que les places coûtaient l'équivalent de 35 F, au marché noir il fallait les payer près de 1.500 F ! La folie était telle que l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou s'est fait voler les quatre places qui lui étaient allouées.

La publicité avait été discrète pourtant, ne parlant que d'un ensemble vocal et instrumental des pays de la mer des Caraïbes, mais rapidement ils ont été reconnus, et il a fallu protéger les abords du théâtre à deux pas du Kremlin par un cordon de police.

Pour avoir le droit de jouer, Bonney M ne devait pas se montrer trop sexy, ni jouer «rasputin» pour des raisons évidentes. Cela n'a pas empêché les spectateurs de réclamer régulièrement cette chanson, qui est un tube underground qu'on peut trouver sur des bandes pirates, et qu'on entend même dans certains boîtes moscovites. Disco ? Da !

QUEEN DE PLUS EN PLUS SPORTIF

Que la Reine assiste à la finale des internationaux de Grande-Bretagne de Tennis sur le court central de Wimbledon, ce n'est pas un événement, cela arrive une fois par an. Mais que Queen joue sur le court central à Wimbledon, voilà qui est moins banal. C'est pourtant ce qui risque d'arriver, le groupe de Freddie Mercury est en négociation pour obtenir l'autorisation. Et pas pour un double de tennis, mais pour un concert. Ce serait une grande première, d'autant plus que le central de Wimbledon, le court le plus légendaire du monde, n'a jamais été utilisé en dehors du tournoi.

Ce concert devrait couronner une grande tournée Européenne qui passera par la France, vraisemblablement en février ou en mars. Actuellement Queen tourne aux USA, où «Jazz» leur dernier album s'est déjà vendu à deux millions d'exemplaires. A New York les spectateurs ont été agréablement surpris de voir six jeunes filles faire leur apparition sur scène pendant «Fat Bottomed Girls», toutes nues à l'exception de porte-jarretelles et de bicyclettes, dans le style du poster de «Jazz», qui évidemment fait scandale dans ce pays puritain. Ils pensent sérieusement là-bas à ne plus le donner avec l'album, mais à joindre à la place un bon de commande. Envoi discret sous pli fermé, demandez les jolies photos de Tonton Freddie !

Tout d'abord, avant de commencer ma chronique du nouveau Dylan, je tiens à remercier Jean-Claude et Stéphane de Juke Box. L'enregistrement de cet album, fut effectué les 28 février et 1er Mars dernier à Tokyo. Les prestations que Dylan, fit ces soirs là sont exceptionnels, et c'est fort dommage que cet LP, ne sorte que là-bas. Eh oui, une fois de plus faudra, aller chez Juke-Box, il faut dire qu'une fois de plus les nippons nous pondent une merveille, plusieurs Mc Cartner, un Chicago, un Polnareff, un Quatro etc... ne sont disponibles qu'au Japon.

Nous étions donc le 28 février, Bobby arriva prit sa guitare, et commença son tour de chant «Mr Tambourine Man», l'apothéose vint de suite, comme un orgasme qui ne se relâche jamais. «Shelter from the Storm», «Love minus zero/No limit», enchaînèrent à la suite, le succès était là, à portée de main, et la première face se termina par «Ballad of a thin Man/Don't think twice it's all right», quelques acclamations, et je retourne le disque, avec une certaine hésitation. Peur d'être trahi, peur que sur ce double album, la face I soit bonne, et que le reste n'existe plus je ne comprend pas pourquoi. Je pose ma pointe de lecture sur ce foutu morceau de vinyl, et reprends ma respiration, ouf il ne déçoit pas, non pas du tout. «Maggie's Farm» «One more cup of coffee» pour arriver à «Like a Rolling Stone», c'est idiot mais chaque morceau de Dylan, devrait être disséqué à chaque fois, et il faudrait un numéro spécial pour chaque album qui sort de Bobby, un numéro que dis-je un bouquin. «I shall be Released» «Is your love in vain ?» «Going, going, gone», un album vient de s'écouler, et j'en suis tombé amoureux, comme d'un premier flirt, un espoir est né en moi. Deuxième disque, première face «Blowin in the wind», que de morceaux fort «Just like a woman» «Oh sister» «Simple twist of fate», «All along the watchtower» pour finir avec «I want you». Je suis un incapable, un ignorant que me prend t-il de vouloir faire la chronique d'un album de Dylan, qui suis-je donc ? Rien, alors restait où je suis, allons donc. Seconde face «All I really want to do» «Knockin' on heaven's door» «It's alright, ma» «Forever Young» et pour finir «The times they are a changin'». Le spectacle est terminé, les lumières se rallument, je repose le premier disque, et je le vois devant moi, il m'apparaît, je lui dis quelques mots et il disparaît à jamais. Nous étions le 1er mars 1978, je venais de vivre un événement. J'appuyais sur un bouton, et je revins à aujourd'hui. C'est comme une épitaphe, un incapable, voilà ce que j'étais, mais dites-moi. Connaissez-vous, vous-même une personne capable d'en assurer une chronique, moi non, quelques mots auraient suffi, le nouveau Dylan est sorti, mais il n'est sorti qu'au Japon. En France si vous voulez l'acheter, il vous faudra aller chez Juke-Box, et si vous venez avec Rock Hebdo sous le bras, votre numéro vous sera remboursé si vous achetez le nouveau Dylan.



Parliament

FUNKY

Funky est un des mots à la mode cette année, tout le monde en parle, « Funky but chic » est une expression en passe de rentrer dans le langage courant. Si quelqu'un y est pour beaucoup, c'est bien George Clinton, l'homme derrière Parliament, Funkadelic, Bootsy, les Horny Horns, Parlet, les Brides Of Funkenstein, et j'en passe. Il a élevé le funk au rang d'un concept que seuls les schtroumpfs peuvent concurrencer, pour lui tout est funk. Alors, Dr. Funkenstein, le funk qu'est-ce que c'est ?

« Le Funk s'écrit avec f majuscule, celui de fun, et de futilité. C'est un rythme de vie, tout ce qu'il faut pour être cool et avoir du bon temps. Le Funk rejallit sur les vêtements, la nourriture, le style de vie, les musiques. C'est le rythme, qui est à la base de tout, vous pouvez le ressentir quel que soit le langage que vous parlez. C'est un rythme de bon temps, un rythme de fête. Il est stupide, il est idiot, il est marrant, mais c'est la fête.

Il peut donner la puissance, mais il peut aussi servir à ridiculiser les gens qui la recherchent. C'est le même principe que dans toutes les religions. Où on vous fait chanter, lire des prières, pour vous faire respirer plus vite et plus profondément, cela crée une hyper-ventilation qui rend euphorique, c'est une défonce légale et gratuite. Si vous avez le bon rythme, comme avec le funk, vous décollez. C'est pareil avec le yoga, Hare Krishna, le culte du Diable, tout repose sur le rythme, l'hyper-ventilation jusqu'à ce que vous vous sentiez bien. C'est le meilleur speed et le meilleur acide du monde, et même si on vous le vend sous forme de religion c'est tout naturel. C'est ça le funk ».

Merci Dr Funkenstein ! You funky but, funky but, alright alright alright.

T.C.

SUPERMAN : MISSION EVANGELIQUE DANS LA TRADITION GRANDIOSE ET PURITAINE AMERICAINE.

Le film le plus cher de tous les temps vient de sortir aux Etats-Unis et en Angleterre : la réalisation filmée des aventures de ce héros de comics américains a englouti un budget de 35 millions de dollars. Un petit exemple pouvant justifier du coût de ce film : pour le petit rôle de Jor-El, le père de Superman, Marlo Brando fut payé près de 4 millions de dollars. Ce cachet ira cependant à une bonne cause puisque Brando veut avec cet argent produire un film sur le problème des Indiens d'Amérique. Le scénario de Superman est tout à fait dans l'esprit des Comics :

Lorsque la planète fantastique Krypton menace d'exploser, le maître de cette étoile condamnée, Jor-El, envoie son fils dans un vaisseau spatial sur la terre. Le superbaby est recueilli et élevé par une famille d'agriculteur et se fait remarquer à l'école pour sa force surhumaine. A 18 ans, Superman découvre une boule de cristal magique grâce à laquelle il peut correspondre avec son père extraterrestre. Jor-El lui confie alors une grave mission, celle de combattre le mal à travers le monde mais en se tenant à l'écart de la politique. Sous le nom de Clark Kent, reporter au quotidien « Metropolis », Superman part à la chasse à la criminalité citadine dans une combinaison brodée d'un « S » rouge sur la poitrine. Cependant, Superman combattant pour la Vérité, la Justice et la cause américaine est en prise avec de graves difficultés vis à vis des femmes. Reporter sans cesse sur la brèche, il délaisse inévitablement sa collègue, Lois Lane, qui, ignorant tout de la double existence de son partenaire, aime profondément le bon Superman. Cependant, Lois commence bientôt à mépriser Superman qui, en sa présence, revêt l'image d'un américain moyen. Il décide de la punir en lui retirant son amour. C'est ainsi qu'il combat également le mal encre dans la Femme, et le monde redevient à nouveau et éternellement le lot chauvin des hommes. Bref, une superproduction bonne enfant, qui répondant aux nouvelles règles hollywoodiennes, est présentée au public comme un article de marketing. Les films Warner Brothers chargés de la distribution mondiale de Superman ont exactement dépensé 10 millions en frais publicitaires. Tout ceci pour une bonne cause, car Superman est l'homme prêt à mettre en pratique la politique évangélique et puritaine de Carter.

Elisabeth D.



Johnny Rotten

(Photos Philippe AULIAC)

Public Image Limited : le 22 décembre 1978.

Nous étions deux mille, ce soir au stadium, pour voir un mythe, une idole, l'ex-chanteur des célèbres pistolets, pistolets qui ne tueront plus jamais.

La vague punk, semble être revenue, qu'attendre aujourd'hui de Mr Rotten (oh pardon) Lydon. Il vient de nous pondre le meilleur album de l'année, mais oui. Le 20, ils étaient passés à Bruxelles, n'ayant joué qu'à peine vingt cinq minutes, ils s'étaient fait-jetés. A Paris, ce soir là, la même aventure aurait dû lui arriver.

21 h 30, les lumières s'éteignent, trois musiciens arrivent, accompagnés d'un chanteur, d'un Monsieur dirons nous. Attack, religion, theme, Analisa et Public Image, cinq morceaux, je crois, un sixième peut-être, je ne sais plus, puis ils disparaissent, ils venaient de nous donner une claque, quand ces pseudos punks, mais si ils en restent, demandèrent des hits des Pistols. Par le plus grand des hasards, ce gang recherché par toutes les polices du monde entier, leur obéirent. Ils chantent Public Image, leur image publique, je n'y crois plus, ce soir ce ne sont que des moutons, j'ai

peine à y croire mais c'est la vérité, j'ai honte pour eux. Ils n'étaient pas prêts pour faire de la scène, c'était trop tôt pour eux, à se demander, s'ils ne le font pas pour promouvoir leur album, et alors là, ce ne sera plus qu'un groupe comme un autre. Problems, No fun, encore une fois public Image, c'est la fin. Deux rappels, tout simplement parce qu'ils ont un nom Public Image, et que leur chanteur s'appelle Lydon ex...

Non qu'en dire de plus, c'est trop frustrant, espérons qu'ils reviendront quand ils seront fin prêts, ce soir-là, ce n'était qu'une répétition, deux mille personnes, ayant payés leur place, pour y assister, rien d'autre, j'en pleure...

Patrick RENASSIA



LES VOLEURS DE VOITURES

Il est arrivé une drôle d'histoire aux Cars à Londres. Le leader/compositeur/chanteur/guitariste des Cars Ric Ocasek, histoire d'occuper une soirée, s'est rendu à Dingwalls, le célèbre club de Camden Town. Jusque là, rien d'extraordinaire. Mais pendant qu'il s'amusa à Dingwalls, quelqu'un de malintentionné s'est amusé avec la portière de sa voiture, et a réussi à l'ouvrir. Et beaucoup de choses ont été volées dans la voiture du malheureux Ric, des affaires personnelles, de l'argent (500 dollars), des cartes de crédits, des papiers... Le plus grave, c'est qu'il y avait également les bandes du nouvel album des Cars, et qu'il n'en existe aucune copie. Ric ainsi que sa maison de disques Elektra ne trouvent pas cela drôle du tout, et offrent une forte récompense au voleur.

Pendant ce temps, le dernier simple des Cars, « My Best Friend's Girl », est à la troisième place des charts anglais. Le fait qu'il soit sorti à un prix très raisonnable sous forme de « picture-disc » n'y est pas pour rien, et on a même accusé Elektra d'avoir triché avec le hit-parade. En effet, le hit-parade anglais est compilé d'après les ventes dans un certain nombre de magasins de disques, en principe tenus secrets, mais en fait connus des maisons de disque. Et comme par hasard, seuls ces magasins ont pu avoir autant de « picture-discs » qu'ils le désiraient, les autres ont dû se contenter de la portion congrue. Les gens sont méchants...

ELVIS



Elvis Presley

ELVIS EN 15 POSES

R.C.A. vient de rééditer 15 singles du King sous l'étiquette « Collectors' series ». Les voici.

Je l'ai déjà écrit : c'était le temps où Elvis achetait des cadillacs roses et noires. Le colonel Parker l'avait fait signer chez R.C.A.

1956 : « Heartbreak Hotel », les cœurs brisés, l'humour feutré, les poses de James Dean face à la mort. Et les chœurs des Jordaniens sur l'autre face : « I was the one ». Une merveille. Blouson rouge et premiers regards, et la voix qui s'échappe des lèvres entrouvertes. (R.C.A. PB 1105).

« Tutti Frutti », Daisie et les styles frénétiques des premiers enregistrements de chez Sun. On essaye très vite les chaussures de daim bleu, « Blue suede shoes ». Sur la couverture c'est déjà le regard vers les horizons hawaïens, les lèvres ourlées et les nuages. (R.C.A. PB 1107).

Après le show TV d'Ed Sullivan, deux millions de teenagers achetèrent « Hound Dog » et ses déhanchements, deux autres millions achetèrent (sur le même disque) « don't Be Cruel » (To A Heart That's True) à mi-chemin entre le clair style Sun et la combustion lente des futurs enregistrements. Quant à la couverture c'est Elvis tenor italien. (R.C.A. PB 1099).

« Any way you want me » (That's How I'll Be), hauteurs et travestissements de la voix. Voilà déjà le premier film « The Brothers Reno » rebaptisé « Love me tender » grâce au succès du disque sorti avant le film. C'est donc « Love me tender » ballade inspirée de « Aura Lee ». Une satisfaction certaine sur la pochette. (R.C.A. PB 1108).

1957 : Elvis a acheté sa propriété de Graceland. « All Shook up », un rock presque sussuré, et « That's when your heartaches begin » un constat d'amant sur piano dramatique et pluie de guitare avec chœurs et la voix parlée du King. Une belle scène. Sur la pochette : le dédain en chemise blanche. (R.C.A. PB 1106).

C'est maintenant le deuxième film d'Elvis (en technicolor cette fois) produit par Hal B. Wallis : « Loving you » avec Dolorès Hart et les sauvages photographies d'Elvis à la batterie. Sur l'autre face : « Teddy Bear » (Let me Be Your), autre chanson du film. Les verts et le bleu de la pochette servent de fond à un souriant Presley. (R.C.A. PB 1109).

Vite, vite, un troisième film (en noir et blanc) : « Jailhouse Rock » de Richard Thorpe, un énorme succès. Elvis a été payé 250 000 dollars et a touché 50 % des bénéfices. Dans ce film il y a aussi « Treat me nice ». La position sauvage d'Elvis autour de sa guitare orne ce septième disque. (R.C.A. PB 1101).

1958 : le 24 mars de cette même année il fut incorporé, et fit son service militaire en Allemagne. C'est durant cette période que le Colonel et R.C.A. sortirent « I got stung » et « One Night », un morceau de Fats Domino. Bien évidemment ils avaient été enregistrés avant le départ d'Elvis. 1958, c'est aussi la date de la mort de Gladys, sa mère, à l'âge de 42 ans. Portrait posé semi-tendre, une certaine fraîcheur. (R.C.A. PB 1112).

1960 : Le retour d'Elvis. La ballade d'inspiration italienne « It's now or never », gondoles et dernier amour, et « A Mess Of Blues » sur l'autre face, avec toujours ce feu chantant. Ce morceau sera classé n° 32. Un Elvis mexicain sur la pochette (R.C.A. PB 1110).

Elvis Presley délaisserait-il le Rock'n'Roll ? Non le King étend simplement ses fabuleuses conquêtes. C'est donc encore une très belle ballade : « Are you lonesome tonight ? ». Mais, c'est le prodigieux « I gotta know » et ses surprises. La photo de la pochette ? Ah, je me souviens l'avoir vue encadrée, Michel Bulteau me la montrant, à Rome dans l'appartement de la célèbre starlette italienne Dalila Di Mantegna avec le bouquet de roses, le chandelier, Elvis en chemise noire et cravate blanche. (R.C.A. PB 1104).

1961 : Un des trois nouveaux films qu'Elvis tournera cette même année : « Blue Hawaiï » (en technicolor) réalisé par Norman Taurog, et de nouveau produit par Hal B. Wallis. Deux chansons du film : « Can't help falling in love », et un twist hawaïen : « Rock-A-Hula Baby ». Le merveilleux regard aux yeux étirés, la chemise barriolée et les colliers de fleurs. (R.C.A. PB 1102).

1962 : Encore un film ! toujours en technicolor, les mêmes réalisateur/producteur, voici : « Girls ! Girls ! Girls ! » avec Stella Stevens. C'est l'amusant « Return to Sender », quelques problèmes sentimentaux et postaux. Toujours extrait du film : « Where do you come from ? » une confidence avec chœurs et piano comme seul Elvis peut le faire. Un Elvis surpris, soucieux, dérangé peut-être ? (R.C.A. PB 1111).

1965 : Elvis Presley avait toujours avoué que les chants religieux était le genre de musique qu'il préférerait interpréter. Il enregistra donc la belle ballade que Sonny Till And the Orioles avait gravé en 1953 : « Crying in the Chapel ». N'oublions pas le presque sentimental « I believe the man in the sky ». Un Presley de profil, chanteur de gospels. (R.C.A. PB 1113).

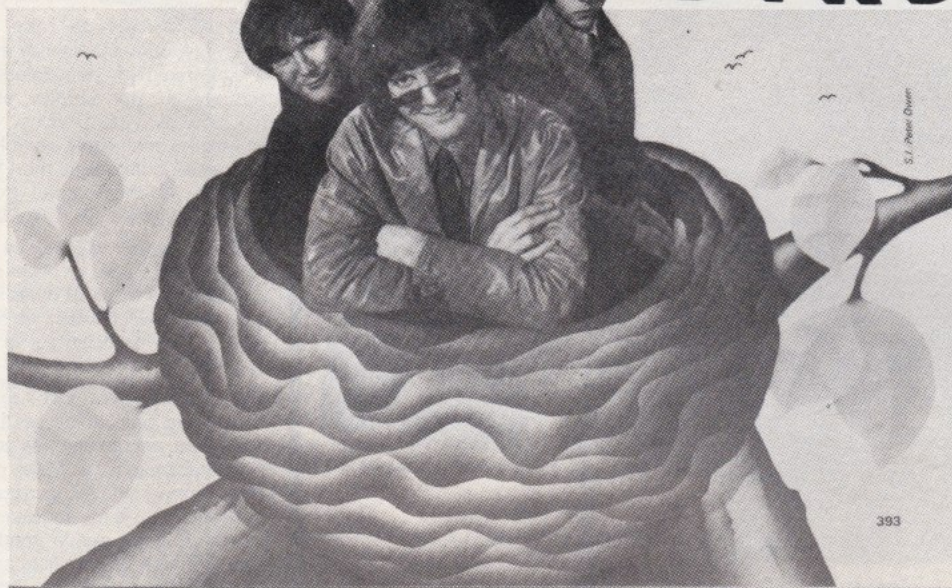
1969 : un bond dans le temps. Elvis enregistre « In the ghetto » du compositeur du Sud Mac Davis. Une nouvelle direction dans sa musique. Les violons scintillent, les chœurs féminins, une curieuse voix lointaine, c'est : « Any Day Now ». Quant à la couverture c'est déjà le retour. (R.C.A. PB 1100).

Encore de nouvelles mélodies, « Suspicious Minds » et ses 4 m 22, un temps inhabituel pour Elvis, et « you'll think of me » un long cantique. Sur la pochette c'est vraiment le début. (R.C.A. PB 1103).

Jacques LE MINOR

FLASHBACK

THE BYRDS



Byrds

393

Byrds

Byrds



La naissance des Byrds est rapide. Gene Clark et Mc Guinn se rencontrent pendant l'été 64. Vingt-quatre heures après, Dave Crosby les rejoint. Après avoir acquis leur matériel, ils entrent grâce à l'aide de Jim Dickson au World Pacific Studios pour enregistrer une bande de quelques morceaux. Après le Boom Beatles et leur invasion liverpoolienne aux Etats-Unis, Roger Mc Guinn, qui s'appelait encore Jim à l'époque, avait entamé sa carrière de musicien depuis plusieurs années. D'abord jouant avec les Limelites, il rejoint le Chad Mitchell Trio, puis en 1962, fait de nombreuses sessions avec des musiciens folk, accompagnant ensuite successivement Bobby Darin et Judy Collins. Il a donc une solide éducation musicale lorsqu'il rencontre Gene Clark jouant lui avec les New Christy Minstrels. David Crosby, après avoir appartenu cinq ans au Les Baster's Balladeers, les rejoint, suivi de Michael Clarke et Chris Hillman. Ce dernier avait temporairement abandonné le folk pour le bluegrass avec les Scottville Squirell Breakers, puis avait formé son propre groupe, les Hillmen.

Les premières bandes enregistrées ne sortiront que beaucoup plus tard et seront la trame de l'album « Preflyte ». Revenons donc à cette période où les Byrds jouent dans de petits clubs sans vraiment être connus. Après un simple sort sous le nom de Beefeaters, Dickson leur suggère d'enregistrer une chanson de Bob Dylan « Mr Tambourine Man ». Les Byrds cuisinent « leur » version à souhait ajoutant à l'enregistrement la technique d'autres musiciens de choix. « Mr Tambourine Man » sort en août 65 et c'est un succès ! Il s'agit donc dès lors de concrétiser leur talent par des concerts. Ce n'est pas avec une grande assurance qu'ils commencent les répétitions. Mais dès leurs premières apparitions publiques importantes, comme celle qui a lieu au Ciro's de Los Angeles, ils sont accueillis royalement. Les Byrds s'avèrent la réponse au phénomène Beatles, plongeant la Californie dans un nouvel état d'esprit, celui d'une jeunesse remuante, avide de liberté. Terry Melsher prend le relais de





production et c'est sous sa coupe que sort le second album (Troisième si l'on considère « Preflyte » sorti en 69) « Turn, turn, turn » au printemps 66. Précipités ainsi au sommet, les jeunes Byrds connaissent les premiers problèmes dus à l'argent et au succès. Les divergences s'aggravent. Gene Clark quitte le groupe pendant l'enregistrement de « Fifth Dimension » et les raisons données sont en contradiction. Columbia cependant insista sur les liens que Clark tenait à garder avec le groupe. Les Byrds continuent à quatre mais la tension reste élevée. Les disputes éclatent fréquemment entre David Crosby et Roger Mc Guinn, celui-ci reprochant au premier de faire écouter les bandes prêtes à d'autres groupes qui en profitent pour les plagier. Crosby quitte donc les Byrds. La suite est célèbre. Gene Clark revient en octobre 67 mais pour quelques semaines seulement. Ils sont donc trois survivants pour l'enregistrement de « Notorious Byrd Brothers » après quoi Michael Clarke s'en va à son tour.

La route est dure. Mc Guinn et Hillman se retrouvent seuls. Ils reforment les Byrds avec Kevin Kelley, Gram Parsons et Sneaky Pete. En septembre 68 sort le seul album de cette formation « Sweetheart of the rodeo ». Les changements continuent car Gram Parsons s'en va fonder les Flyin' Burrito Brothers avec Chris Hillman. Une fois de plus, le noyau ne bouge pas, Mc Guinn, le cœur, l'élément vital. Il est seul mais ne laisse pas tomber. Une fois de plus, il reforme Byrds avec John York à la basse, Clarence White à la guitare et Gene Parsons à la batterie. Deux albums superbes sont le fruit de cette renaissance : « Dr Byrd and Mr Hyde » au printemps 69, et « The Ballad of Easy Rider » en janvier 70. Fin 69 pourtant, John York est remplacé par Skip Battin. Les trois albums qui suivent sont parmi les plus grands moments de créativité et de communion des Byrds. Le double « Untitled » mi-live, mi-studio, « Byrdsmanix » et « Farther Along ». Pourtant rien de va plus à nouveau. Gene Parsons s'en va. Mc Guinn, déçu, tente de continuer avec d'autres, mais cette fois, il est amer et à bout de forces. Début 73, les derniers concerts sont épouvantables. C'est la fin des Byrds. Mc Guinn l'a décidé. En juillet, Clarence White meurt dans un accident de voiture.

Mc Guinn continue seul. L'album qui paraît en 73 est d'ailleurs un retour aux sources, l'esprit du groupe y règne encore. Pendant plusieurs mois il se produit dans de petits clubs. Puis en 1974, il reforme un groupe, mais les albums réalisés « Peace on you » et « Mc Guinn and Band » n'ont plus la même inspiration de génie. En 76 il émerge avec « Cardiff Rose ». Puis « Thunderbyrd » de 77 est quelque peu décevant.

Quant à Chris Hillman, il a donc fondé en 68 avec Gram Parsons les Flyin' Burrito Brothers. D'album

Quant à Chris Hillman, il a donc fondé en 68 avec Gram Parsons les Flyin' Burrito Brothers. D'album en album, comme du passé des Byrds, le personnel change. Le but des Burrito Bros est de faire accepter la country music au public rock et vice-versa. En s'adjoignant les services de différents batteurs, ils réalisent en mars 69 leur premier album « The Gilded Palace of Sin ». Puis Bernie Leadon apparaît sur le second « Burrito The Deluxe ». Malgré talent des musiciens et leur démarche, Flyin' Burrito Brothers est le mal-aimé du country-rock. Le groupe tient jusqu'en septembre 73, Hillman alors travaille avec Richie Furay et J.D. Souther mais malgré l'intérêt des musiciens, l'homogénéité manque. Hillman poursuit maintenant sa carrière solo. Plus intéressante la carrière de Gene Clark. Compositeur et interprète de talent, il tourne à partir de 68 avec Doug Dillard. Ils font des tournées en compagnie de Bernie Leadon. Puis en 71 sort « White Light ». Son chef d'œuvre est sans doute « No other » en 74 où il s'adjoint la collaboration de plusieurs musiciens de renom, notamment Tim Schmit.

Byrds ? Ils reviennent... Quel sera donc l'avenir de ce groupe maintes fois démantelé, qui reste pourtant symbolique d'une génération en voie de disparition ?

Marie-France

Byrds



WHITESNAKE

Jon Lord et David Coverdale étaient à Paris il y a seulement quelques jours, pour présenter le nouvel album de Whitesnake. Nous avons pu les « coincer » et, pendant plus d'une heure, ils m'ont expliqué toutes les différences entre Whitesnake et Deep Purple. Une entrevue des plus agréables, dans la mesure où les deux personnages sont à la fois intelligents, sympathiques et très professionnels. Là où le bât blessa, ce fut au moment où j'écoutai le disque en question, il fallut réaliser que c'était non seulement fort peu différent de Deep Purple, mais en plus d'une médiocrité navrante. Néanmoins, étant payé pour une interview et non pour une chronique de disque, je me bornerai à reproduire leurs propos tel un bon magnétophone sans esprit.

Quelle est la formation actuelle du groupe ?

A part David Coverdale aux vocaux et John Lord aux claviers, on retrouve Micky Moody, ancien guitariste de Juicy Lucy et Snafu, Bernie Marsden, seconde guitare, ancien Cozy Powell et Babe Ruth, Neil Murray, bassiste, et Dave Dowle, ex-batteur de Brian Auger et Streetwalkers.

Jon, comment vous est venue l'idée de rejoindre Whitesnake ?

Il y a longtemps que le projet était dans l'air. A la séparation de Deep Purple, j'ai d'abord ressenti le besoin de me reposer en Allemagne; puis j'ai travaillé avec Ian Paice et Tony Ashton. Ce n'est donc qu'à l'été de cette année que j'ai rejoint Whitesnake.

Ce nom de Whitesnake signifie-t-il que vous jugez votre musique comme froide ?

Non, c'est au contraire un symbole phallique; nous aurions été nègres, nous nous serions appelés Blacksnake!

Le titre de ce récent album, « Trouble » sous-entend-il que vous avez du mal à l'enregistrer ?

Non, il s'agit simplement de l'un des titres de cet album. L'enregistrement s'est au contraire très bien passé.

Est-il difficile de remonter un groupe après avoir été membre d'une formation aussi célèbre que Deep Purple ?

Musicalement non, mais en tant qu'entreprise au sein du show-biz, oui. Nous intéressons les maisons de disques dans la mesure où nous représentons un gros paquet de dollars. Elles sont tout à fait d'accord pour signer un groupe où l'on retrouve Coverdale et Lord, mais par contre s'arrachent les cheveux car les autres ne sont pas connus. Or nous n'avions pas l'intention de remonter un autre Deep Purple: En tant que musiciens, notre ambition est d'aller toujours de l'avant. Sans mentir, nous avons eu au moins dix offres pour reformer D.P. mais toutes n'avaient qu'un seul but: l'argent. Mais créer des groupes au sein desquels les membres n'ont pas d'atomes crochus, cela ne conduit à rien de valable. Rappelons-nous le temps des supergroupes où l'on rassemblait tous les grands musiciens de l'époque, aucun n'a tenu car ces alliances étaient forcées. Cela tuait toute émotion.

Ritchie Blackmore était-il un dictateur au sein de Deep Purple ?

Interview



Non, mais il aurait aimé. Au moins, il a essayé. Mais chaque membre avait sa place et tenait un rôle bien précis. Sa conduite actuelle avec Rainbow le mène directement à l'échec; il n'y a pas un musicien qui ait le courage de rester avec lui plus d'un mois! D'autre part c'est un personnage fort peu loyal: il a en effet été très souvent interviewé et a toujours profité de ces occasions pour dire du mal de ses anciens collègues alors que nous qui n'avons jamais eu beaucoup de presse, ne pouvions pas répliquer à ses attaques. C'est un fou qui pourrait déjà monter un grand orchestre philharmonique avec tous les musiciens qu'il a vidés... Cette interview nous permettra au moins de remettre les choses en place. Pourtant Blackmore à lui tout seul, avec ses capacités limitées au niveau de la composition et de

l'instrumentation, ne pourrait pas tenir une scène plus d'une demi-heure. C'est un type complètement paranoïaque. Quand on veut monter un groupe sérieux, il faut tout de même se soucier de ceux qui vous entourent. D'autre part il n'a jamais considéré son public d'égal à égal; il a toujours pris son auditoire pour un assemblage d'imbéciles alors que lui se prenait pour un dieu de la guitare qui apportait tout à son public. C'est une mentalité vraiment pourrie car lorsqu'on paye pour aller voir un concert, il faut au moins que la personne qui est en face ait le respect de ceux qui le font vivre. Il ne faut pas se considérer comme un prophète.

Considérez-vous votre musique comme fondamentalement différente de celle que vous faisiez avec Deep Purple ?

Ah oui bien sûr! Du temps de Deep Purple c'était essentiellement ce que l'on appelle du hard-rock, alors qu'aujourd'hui il y a bien sûr encore le côté hard, mais aussi des compositions beaucoup plus mélodiques.

Jon, votre passion, on le sait, est la musique classique? Cela est-il compatible avec votre rôle d'ancien organiste de Deep Purple ?

Oui! En effet j'ai eu l'occasion de me « défouler »; tout d'abord avec l'album de Deep Purple enregistré avec le London Philharmonic, ensuite avec l'album « Gemini Suite » et enfin avec « Sarabande » enregistré en 75 et qui sortit l'année suivante. D'autre part, dans l'album « Burn » j'ai largement pu m'expliquer à l'aide entre autres d'un thème de Bach dans le title-track. Mais je reconnais aujourd'hui que lorsqu'on me mettait un grand orchestre entre les mains, je l'utilisais beaucoup plus comme un jouet que comme si j'étais un chef d'orchestre. Donc dans l'avenir si j'en ai le temps, peut-être que je referai des albums solo, mais avec plus de sérieux. Par exemple, lorsqu'il m'arrivait de distribuer des partitions à un violoncelliste ou à un haut-bois, les mecs en question me répliquaient que l'écriture ne correspondait pas à leur instrument, ce qui prouve bien mon manque de connaissances en la matière.

Voyez-vous à l'heure actuelle un groupe capable de suivre les traces de Led Zeppelin, Status Quo et Deep Purple ?

Whitesnake!

Je n'en attendais pas moins de votre part, mais soyons sérieux...

Au niveau de la popularité, il peut y avoir Boomtown Rats, mais leur musique est totalement différente. Aux Etats-Unis il y a Boston et Foreigner qui marchent très fort, mais je les ai vus sur scène, j'appelle cela du rock bâtarde. En ce qui nous concerne nous n'avons pas l'intention de jouer devant des auditoires monstrueux; nous voulons remplacer l'intensité sonore par le sentiment et l'émotion. D'ailleurs c'est un mouvement qui semble se dessiner à l'heure actuelle parmi les nouveaux groupes. Le temps des dinosaures semble fini. Peu à peu nous espérons récupérer des fans nouveaux qui arriveront sans l'idée préconçue d'« anciens membres de Deep Purple ».

Daniel LESUEUR.

LES EDITIONS RENE CHATEAU VOUS PRESENTENT

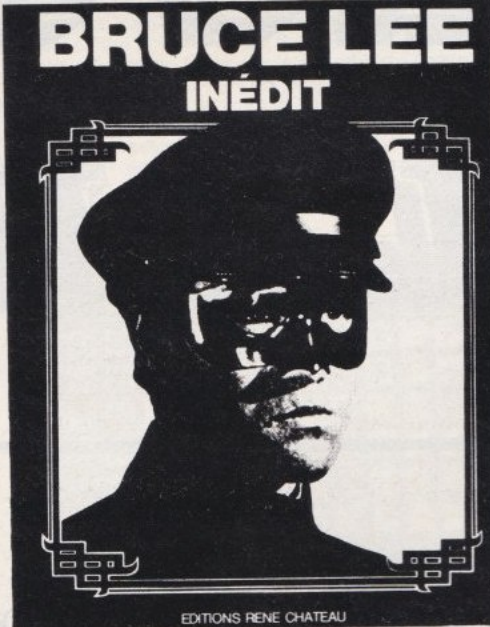
DANS LA COLLECTION «HOLLYWOOD BOULEVARD»

5 LIVRES — 5 SUCCES



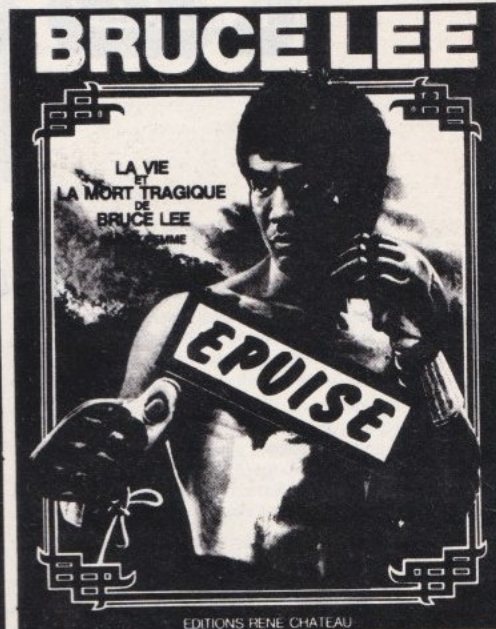
1. LA LEGENDE DU PETIT DRAGON.

PRIX 20 F. FORMAT 21 x 27. 200 PHOTOS.



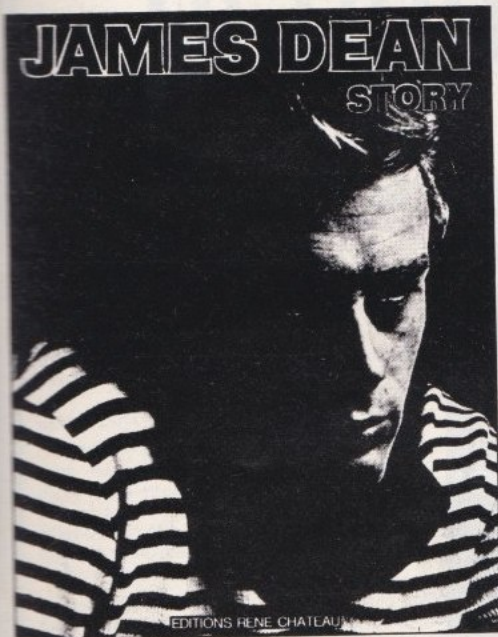
2. BRUCE LEE INEDIT.

PRIX 20 F. FORMAT 21 x 27. 200 PHOTOS



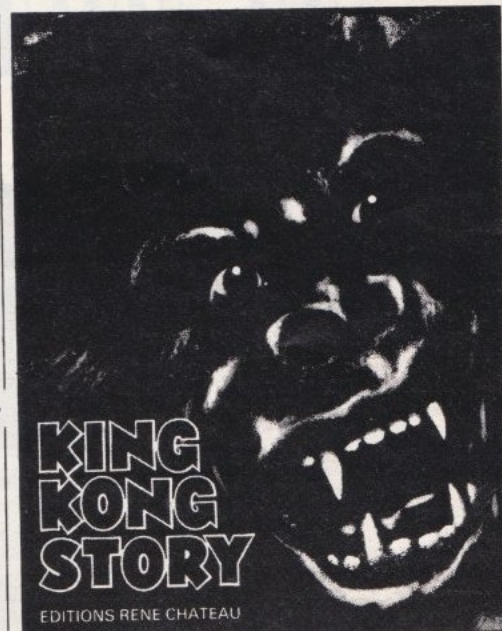
3. BRUCE LEE PAR LINDA LEE.

PRIX 25 F. FORMAT 21 x 27. 200 PHOTOS.



JAMES DEAN STORY

PRIX 30 F. FORMAT 21 x 27 250 PHOTOS



KING KONG STORY.

PRIX 39.50 F. FORMAT 21 x 27. 250 PHOTOS

A retourner: Rock-Hebdo 1, rue Royale 78000 Versailles.

Je désire recevoir (nombre de livres commandés)

NOM:

Adresse complète:

Mode de paiement: mandat lettre , chèque postal , chèque bancaire

Ajouter 700 F de port et d'emballage par livre.

.BRUCE.

.LEE.

LE VOYOU PHILOSOPHE



Comment un jeune voyou chinois débordant d'énergie peut-il devenir le meilleur expert mondial d'arts martiaux, inventant même son propre style révolutionnaire (le Jeet Kune Do), puis à travers un feuilleton télévisé et quatre films donner une âme à une nation entière, rendant leur fierté à plusieurs millions de chinois et d'asiatiques du Sud-Est, avant de mourir à l'âge de 32 ans ?

Vous l'apprendrez en lisant l'histoire de Lee Sui Loong, le Petit Dragon, racontée par Jacques Le Minor.

Bruce Lee naît à l'hôpital chinois de San Francisco le 27 novembre 1940 (l'année du Dragon) aux premières lueurs de l'aube (l'heure du Dragon). C'est pour ces raisons qu'on lui donne d'abord le nom de Lee Sui Loong (Petit Dragon). Bruce est né aux Etats-Unis tout simplement parce que son père Lee Hoi Chuen, célèbre vedette de la Cantonese Opera Company, y est alors en tournée. Sa mère Grace Lee le fait baptiser sous le nom de Lee Jun Fan, nom qui signifie « Retour à San Francisco », car, expliquera-t-elle, elle avait le sentiment qu'il reviendrait un jour y faire sa vie. Plus tard, lorsqu'on s'aperçoit que les caractères chinois qui le représentent sont semblables à ceux de son grand-père décédé, il prend le nom de Lee Yuen Kam. L'une des infirmières de l'hôpital lui donne son nom anglais de Bruce, mais on n'utilisa jamais ce nom de famille. A la maison on l'appelait toujours Petit Phénix : Mme Lee avait perdu son premier fils et la tradition veut qu'après un tel malheur, les autres enfants mâles qui naissent portent un prénom féminin pour égarer les esprits qui pourraient voler leur âge. C'est pour cette même raison qu'on lui perce une oreille.

Bruce fait sa première apparition à l'écran dans un film bien oublié aujourd'hui « The Tears of San Francisco ». Il ne sait encore ni parler, ni marcher.

Bruce n'a que trois mois lorsque ses parents regagnent Hong Kong. Ils emménagent dans leur vaste appartement du 218 Nathan Road à Kowloon. Le changement de climat est affreux pour l'enfant qui faillit ne jamais s'en remettre. Il mangeait très peu. Il fut longtemps malingre et chétif.

A cette époque, la famille comprend outre M. et Mme Lee et leur quatre enfants Phoebe, Agnes, Peter et Bruce, la belle-sœur de M. Lee et ses cinq enfants. L'appartement abrite également deux cousins, un jeune garçon nommé Wu Ngam que M. Lee a adopté et qui demeurera un très proche ami de Bruce, plus quelques serveurs cantonnais. Seize personnes en tout ! N'oublions pas les neuf chiens, les sept oiseaux et les nombreux poissons de M. Lee. On comprend alors aisément pourquoi Bruce trainait dans les rues et comment il devint comme il le disait lui-même « un peu voyou sur les bords ».

Vingt films

C'est bien sûr grâce à son père que Bruce entre en combat avec les milieux cinématographiques de Hong Kong, mais le père et le fils ne jouèrent cependant jamais ensemble.

Durant son enfance et son adolescence, Bruce tourne vingt films. Le premier qu'il interprète à l'âge de six ans s'intitule « The beginning of a Boy ». Puis à huit ans, il obtient un nouveau rôle dans « Kid Cheung » qu'il joue sous le nom de Lee Sui Loong, c'est ainsi qu'on le connaît à Hong Kong et dans le circuit mandarin de l'Asie du Sud-Est.

Ensuite il tourne « Thunder and Rain », « The long and Winding Road » ainsi que le premier film chinois en scope-couleurs « A l'Est de Kowloon ».

A seize ans il tourne un dernier film « The Orphan », l'histoire d'une bande de jeunes voyous. Bruce en est la vedette.

UN VOYOU

A cette époque des bandes de jeunes chinois traînent dans les rues à la recherche de distractions et d'aventures. Bruce qui a l'esprit bagarreur et qui déborde d'énergie, compte parmi les plus durs.

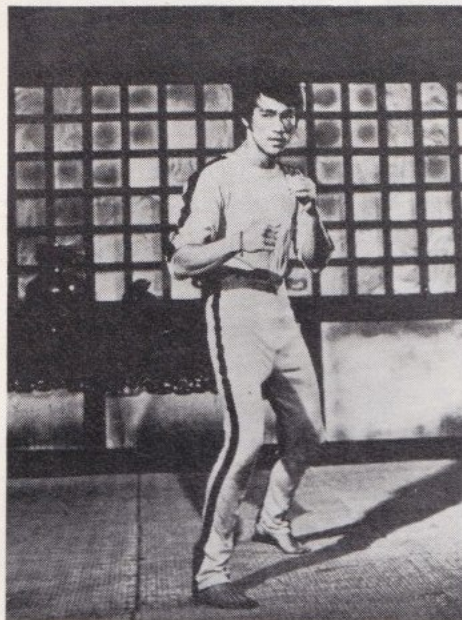
« Depuis son plus jeune âge, raconte son frère Peter, il a toujours voulu être le premier. Il n'avait peur de rien et se bagarrait tout le temps. »

Bruce lui-même devait confier en 1967 à la revue Black Belt : « J'étais un voyou et je cherchais la bagarre. Nous nous munissions de chaînes et de couteaux cachés dans des stylos. »

A treize ans Bruce possédait son propre gang et faillit bien devenir un petit gangster aux ordres de la société secrète de Hong Kong, la Triad.

Son père, fort troublé de sa conduite et de sa négligence dans les études, pense que la cause en est son métier d'acteur. Il tente donc d'intervenir pour que son fils cesse de tourner, mais les producteurs de Hong Kong aiment tant Bruce qu'ils convainquent son père de n'en rien faire.

En 1953, peu après son entrée au collège La Salle, Bruce annonce à sa mère qu'il veut étudier les arts martiaux parcequ'il se fait bousculer à l'école et qu'il doit apprendre à se défendre.



Bruce Lee



LES ARTS MARTIAUX.

Lee Hoi Chuen, le père de Bruce, s'adonne comme des millions de chinois au Tai Chi Chuan, une technique qui comporte des exercices pratiqués au ralenti assurant le nécessaire équilibre entre le corps et l'esprit.

Bruce fait parfois ces exercices avec son père, mais bien qu'ils soient considérés comme une forme d'auto-défense, ils visent surtout un but thérapeutique, et ce à quoi Bruce songe n'a rien de thérapeutique.

Il aura comme professeur le Grand Maître Yip Man, spécialiste du Wing Chun, un style de combat mis au point il y a près de quatre siècles par une moinesse nommée Yin Wing Chun (Magnifique Printemps).

Le Wing Chun convient parfaitement aux personnes dont la force brute n'est pas l'apanage.

Bruce se lance sans retenue dans l'étude du kung fu (qu'il prononce de son accent cantonnais « gung fu »). Quand il s'intéresse à quelque chose, il peut faire des miracles ; il a un tel appétit de connaissances et de conquêtes. Il assiste à toutes les leçons, le soir après l'école.

Il a même mis au point un habile subterfuge pour recevoir des leçons privées de Yip Man : un peu avant l'heure du cours, il s'installe sur les marches de l'école et avertit les élèves qui arrivent qu'il n'y a pas cours ce jour-là. Il peut ainsi profiter seul de l'attention du vieil homme et de ses leçons de sagesse.

Bruce reste malgré tout un bagarreur. Il possède plus d'assurance que de compétence, car l'étude des arts martiaux ne transforme pas un homme du jour au lendemain. Il est beau et passe des heures devant son miroir. Il a beaucoup de charme, charme qu'il dispense auprès des jeunes filles. De plus il est très bon danseur (qui s'en étonnera après avoir vu ses films), et en 1958 il remporte le championnat de cha-cha-cha de la Colonie de la Couronne.

Au fil des ans et des leçons, Bruce commence à entrevoir l'essence-même des arts martiaux comme en témoigne ce texte qu'il rédigea quelques années plus tard aux Etats-Unis, texte intitulé :

« LA MINUTE DE VERITE »

« Le gun fu relève d'une compétence particulière ; ce n'est pas qu'un simple exercice physique, c'est l'un des beaux-arts. C'est un art subtil qui consiste à marier l'essence de l'esprit à l'essence de la technique dans laquelle il s'inscrit. On peut ne peut pas apprendre le principe du gung fu comme on apprend une science, par la découverte et l'apprentissage des faits. Il doit plutôt croître spontanément comme une fleur, dans un esprit libéré d'émotions et de désirs. Le noyau de ce principe est le Tao, la Spontanéité de l'Univers.

« Je ne quittais pas la maison pendant quelques semaines. Après avoir passé des heures à méditer et à m'entraîner, je laissai tout tomber pour aller faire de la voile, seul, dans une jonque. En mer je me mis à penser ; je me mis alors en colère contre moi-même et je frappai l'eau à coups de point. Et c'est alors qu'une idée me traversa soudain l'esprit. Je flottais sur l'eau, le premier des éléments, l'essence même du gung fu. Cette eau plate ne m'enseignait-elle pas le principe du gung fu ? J'en venais de la frapper mais sans la blesser. Je la frappai de nouveau de toutes mes forces, toujours sans réussir à la blesser. J'essayai alors de la prendre dans ma main mais elle me fila entre les doigts. Cette eau, la substance la plus douce au monde, pouvait s'adapter à tous les contenants. Elle avait l'air faible mais elle pouvait pénétrer les substances les plus dures. Eureka ! La nature de l'eau devait devenir ma propre nature.

« Soudain un oiseau vola sur l'eau en y réfléchissant son image. Et alors, tout aussi soudainement, je découvris la signification cachée d'un autre mystère. La réflexion de l'oiseau dans l'eau ne ressemblait-elle pas aux émotions et aux pensées que j'éprouvais en face d'un adversaire ? C'est exactement ce que le professeur Yip entendait par détachement, non pas l'absence d'émotions et de sentiments mais leur maîtrise. En conséquence, si je veux me maîtriser, je dois d'abord m'accepter en agissant selon ma nature et non pas contre elle.

« Je m'étendis alors dans la jonque et je sentis que je ne faisais plus qu'un avec le Tao ; je ne faisais plus qu'un avec la nature. Je restai là, étendu, pendant que l'embarcation voguait à la dérive, librement et irrésistiblement, selon sa propre volonté. Car en cet instant, j'avais atteint cet état d'esprit dans lequel les oppositions se complètent au lieu de s'exclure. Il n'y avait plus de conflits. Le monde entier m'apparut alors dans toute son unité ».

BRUCE LEE II

Le 3 décembre 1958 Bruce s'embarque avec cent dollars en poche sur le « Daisy May », un cargo mixte qui fait route vers San Francisco. « Il paraît au bon moment, rappelle son frère Peter, car certains de ses ennemis parlaient de le tuer. »

Bruce jure à sa mère de bien se comporter et de ne revenir que lorsqu'il aura fait beaucoup d'argent.

Il habite d'abord chez un vieil ami de son père à San Francisco où il gagne un peu d'argent en donnant des leçons de danse.

Puis il trouve un emploi dans un restaurant chinois de Seattle. Le jour il suit les cours de l'Edison Technical High School, le soir il sert au restaurant. Il transforme un coin de la cuisine en gymnase où il s'entraîne en attendant les clients.

Bruce veut réussir à tout prix. Quatorze ans plus tard il écrit : « Alors même que je n'étais qu'un enfant, j'éprouvais un désir instinctif de croissance et d'épanouissement. Selon moi un être humain de qualité a comme fonction et comme devoir de développer honnêtement ses qualités pour en arriver à se réaliser soi-même. J'ai fini par découvrir, grâce à certaines expériences vécues et grâce également à un apprentissage constant, qu'on ne peut compter que sur soi-même : en faisant de son mieux, en se donnant tout entier à la tâche, et en sachant qu'on n'atteint jamais l'objectif et qu'il faut toujours le poursuivre ».

En fin d'année, il est admis à l'Université de Washington. Il y étudiera la philosophie.

Bruce commence, durant ses moments libres, à enseigner le kung fu. Il attire déjà les foules, d'abord les sino-américains adeptes des arts martiaux, puis petit à petit des américains étonnés, troublés puis conquis par la personnalité de ce petit chinois si sûr de lui.

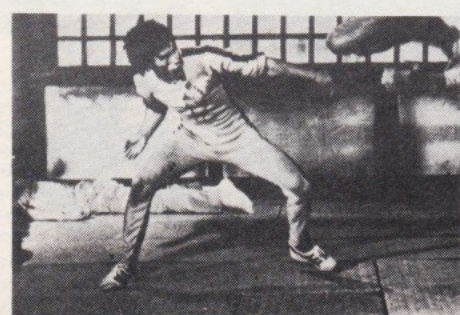
Mais il n'a pas que des amis. Sa franchise et ses vues sur la pratique du kung fu qui doit être « réaliste et plausible » lui attirent la haine des maîtres du kung fu classique. Bruce veut dépoussiérer l'enseignement des arts martiaux et appliquer cet enseignement à chaque élève en particulier. Il déclare en 1967 dans la revue Black Belt : « On perd beaucoup trop de temps à apprendre des gestes peu naturels tout en s'adonnant aux formes classiques de l'art. Tout cela est trop artificiel et trop mécanique et ne prépare nullement l'élève au combat. On a tout le temps de se faire massacrer pendant qu'on prend la pose classique. Les méthodes classiques mènent à la paralysie. Elles enlèvent aux mouvements toute leur fluidité originale. Ceux qui s'y adonnent ne font que répéter aveuglément des gestes systématiques qui ne mènent nulle part. »

Selon lui, ce genre d'enseignement relève du « désespoir organisé ».

LINDA

En 1963, Bruce fait la connaissance d'une jeune étudiante Linda Emery. Leur première rencontre a lieu dans l'école d'arts martiaux de Bruce, située dans un sous-sol miteux du Chinatown de Seattle. Il a baptisé son école le Jun Fan Gung Fu Institute.

Bruce et Linda vont découvrir l'amour. Pour l'instant, elle n'est qu'une élève fascinée par son professeur : « Bruce ne faisait pas que nous apprendre les mouvements du kung fu, il nous en expliquait aussi la philosophie. C'est ce qu'il appelait le tao du kung fu. Le



Bruce Lee

tao, c'est la spontanéité de l'univers, l'essence de toute chose expliquée par le principe du Yin et du Yang, ces deux choses complémentaires qui agissent à l'intérieur des phénomènes. »

Bruce commence à mettre au point sa propre méthode de combat, balayant les traditions archaïques. Il refuse la hiérarchie des ceintures qui règle le monde des arts martiaux : « Je n'ai aucune ceinture, déclare-t-il. L'important c'est ce que vous savez faire et non pas la couleur de votre ceinture ; celle-ci ne peut servir, à la rigueur, qu'à tenir votre pantalon. »

Linda et Bruce (incarnation même du symbole du double poisson, le Yin et le Yang) se marient au début de l'année 1964. Ils auront deux enfants Brandon et Shannon.

UN PHILOSOPHE

C'est à cette époque que Bruce rédige deux textes philosophiques de base consacrés au kung fu. Le premier s'intitule « L'Art du Gung Fu » :

« Couvrant cinq mille ans d'histoire, le kung fu n'était à ses débuts dans l'antiquité qu'une force de combat ou tout était permis mais, au cours des siècles, ses adeptes l'ont graduellement poli, raffiné et perfectionné. Des moines chinois et des prêtres taoïstes s'y adonnèrent. Ce sont eux qui découvrirent et qui enseignent l'étroite relation qui existe entre le corps et l'esprit.

« Le gung fu est plus qu'une excellente méthode de combat ; il n'a pas pour seul objectif de blesser ou de tuer l'adversaire. Le gung fu est une philosophie ; il fait partie intégrante du taoïsme et du bouddhisme. Il propose des idéaux : il faut rester calme dans l'adversité, il faut savoir reculer pour mieux sauter, il faut être patient en toute chose, il faut savoir tirer la leçon de ses erreurs. Le gung fu est un art à multiples facettes ».

Suit une étude détaillée des deux écoles de pensée : l'école « dure » et l'école « douce ».

« Elles ont toutes deux donné naissance à des centaines de clans, chacun enseignant sa propre méthode : le clan de la « serre de l'aigle » qui se concentrait sur la puissance de la main ; le clan des « mantes religieuses » qui se concentrait sur la force de l'avant-bras et sur la technique du coup de pied ; le « Tai kik » qui privilégiait la gentillesse ; le « Choy li Fat » qui enseignait la force et la technique du combat à distance ; le « Buat Kwa » gentillesse et jeu de pieds ; la « Grue Blanche » vitesse époustouflante ; etc... »

Bruce avait étudié la philosophie : Bouddha, Confucius et Lao-Tseu, ainsi que les écrits d'autres penseurs et chefs spirituels orientaux. Il consacre la fin de texte à l'analyse de la sagesse de ses maîtres.

Le deuxième texte s'intitule « Le Tao du Gun Fu » :

« Le noyau du principe du gun fu est le Tao, la spontanéité de l'univers. » il explique alors que le mot n'a pas d'équivalent en anglais, mais il suggère d'utiliser le mot truth (vérité).

« Le Tao a comme principe le Yin et le Yang, deux forces complémentaires qui sous-tendent et animent tous les phénomènes. Le principe du Yang (la blancheur) représente le côté positif, la fermeté, la virilité, la substantialité, la clarté, le jour, la chaleur, etc... Le Yin (la noirceur) représente le côté négatif, la douceur, la féminité, l'insubstantialité, l'obscurité, la nuit, le froid, etc... »

« Rien n'est assez permanent pour ne pas changer. L'activité qui atteint un certain point devient inactivité, et l'inactivité forme le Yin. L'extrême inactivité rejoint l'activité et forme le Yang. Ces deux forces apparemment contradictoires sont interdépendantes ; elles ne s'opposent pas mais se complètent en alternance.

« Dans le gung fu, le principe du Yin et du Yang se prolonge dans la loi de l'harmonie. A la force et à la fermeté de l'opposition on doit répondre par la loi de l'harmonie. Tout doit être spontané et naturel. »

Ensuite, Bruce développe le principe du Yin et du Yang appliqué au combat. Puis :

« Lao-Tseu nous a enseigné la valeur de la gentillesse. Contrairement à la croyance générale, le principe du Yin, tout de gentillesse et de souplesse doit être associé à la vie et à la survivance. Au contraire, le principe du Yang qui représente la rigueur et la dureté, casse l'homme tendu. »

Bruce termine cette étude en développant le principe de « non représentation mentale » appliqué aux arts martiaux.

KATO

En 1966-67, Bruce est engagé pour tenir le rôle de Kato le Justicier Masqué dans la série télévisée « The Green Hornet ».

Sa rapidité surprend tout le monde. « Il frappe si vite, écrit un critique, qu'en comparaison un serpent à sonnettes à l'air de se mouvoir au ralenti. » En fait Bruce explique aux journalistes qu'il retient ses coups et ralentit son rythme pour permettre à la caméra de tout enregistrer.

Peter Chin qui avait un petit rôle dans « The Green Hornet » se souvient que le comportement de Bruce en dérouterait plus d'un : « Il montrait ses muscles à tout le monde pour prouver sa force. Je n'ai jamais compris pourquoi sa force les embêtait tellement. Il voulait simplement leur montrer ce qu'il avait réussi à faire de son corps. Personne ne lui disait jamais rien en face, mais, après son départ, on pouvait entendre des « Ah, il se vante, c'est un fichu cabotin. » Mais ce n'était pas vrai et c'est ce qu'ils ne comprenaient pas. Il était vraiment fort. Il était vraiment exceptionnel. »

Bruce se fait de lui-même une idée assez juste. Il connaît sa propre valeur : « Je ne dirai jamais que je suis le numéro un, mais je ne serai jamais le numéro deux. »

« The Green Hornet » est un succès aux Etats-Unis ; lorsque les épisodes sont diffusés en Asie, c'est du délire. Bruce devient pour ses compatriotes un grand héros populaire.

LE JEET KUNE DO

L'art de Bruce est si particulier qu'il lui donne le nom de Jeet Kune Do. Jeet signifie « arrêter, intercepter, bloquer », Kune signifie « poing ou style », Do « la voie ou l'ultime réalité ».

Le Jeet Kune Do n'est constitué que de mouvements offensifs. Les trois parties de cet art sont l'efficacité, la spontanéité et la simplicité. C'est une méthode de combat qui vise à vaincre, qui intègre tous les styles et qui s'adapte à la personnalité de chaque pratiquant. En fait, c'est le contraire d'une méthode.

« Le Jeet Kune Do est l'expression de tous les sentiments à l'aide d'un minimum de mouvements. Mes mouvements sont simples et directs. Ils n'ont rien de classiques. L'adversaire est vivant et mobile. Il n'est pas statique, mais fluide et vivace. Il faut le traiter avec réalisme et non comme un robot. Si quelqu'un vous saisit, frappez-le. Ne perdez pas votre temps en des mouvements sophistiqués et inutiles. Dans un combat de rue, vous vous feriez massacrer. Quand on vous attaque, vous devez riposter sans y penser, comme l'écho répond au son. »

« MON OBJECTIF SUPREME »

En 1957, Bruce apparaissait dans différents feuilletons américains : « Ironside », « Blondie », « Batman ».

En 1968, avec ses mains nues et ses pieds, il saccage le bureau d'un détective privé dans le film de Paul Bogart « Marlowe » (« La Valse des Truands ») sur un scénario de Sterling Stillsphant d'après le roman de Raymond Chandler.

Mais Bruce Lee a d'autres ambitions : « Je deviendrai la vedette la plus célèbre et la plus importante du monde entier... »

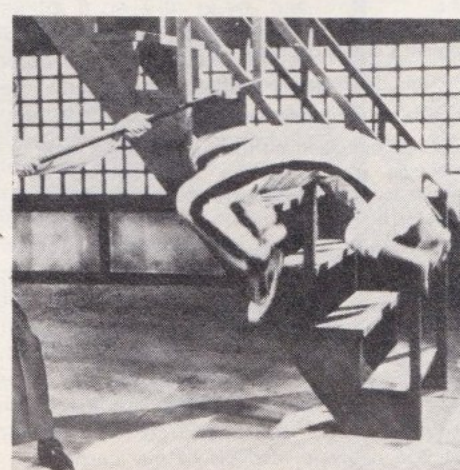
En 1970, il tourne un épisode de la série « Longstreet » écrit par Sterling Stillsphant et intitulé « The Way of Intercepting Fist ». L'émission est très appréciée et Bruce qui n'a qu'un second rôle reçoit plus de lettres d'admirateurs que la vedette.

Bruce sait qu'il deviendra une star. Voici ce qu'il écrit à cette époque sous le titre « Mon Objectif Suprême » : « Moi, Bruce Lee, déclare que je serai la première super-vedette orientale la mieux payée des Etats-Uns. En contre-partie, je donnerai les plus extraordinaires performances et le meilleur qu'un acteur peut donner. Ma renommée sera mondiale et en 1980 j'aurai gagné 10 millions de dollars. Je vivrai alors selon mes désirs dans le bonheur et l'harmonie. »

La route est encore longue...

Pressenti pour jouer le premier rôle du feuilleton « Kung Fu », Bruce se met au travail, donne des idées, étoffe le personnage, met en place certaines scènes de combat. Soudain il apprend qu'on lui retire le rôle pour le donner à un acteur blanc ne connaissant strictement rien aux arts martiaux. Bruce Lee n'est qu'un chinois dans un monde de blancs.

La route est encore longue pour conquérir Hollywood. Elle doit passer par Hong Kong.



Bruce Lee

QUATRE FILMS

En 1971, Bruce est à Hong Kong où le célèbre producteur millionnaire Run Run Shaw de la Shaw Bros. lui propose 2 000 dollars pour un film et un contrat de six ans.

Finalement Bruce signe un contrat pour deux films avec Raymond Chow, un transfuge de la Shaw Bros. qui vient de monter sa propre affaire : Golden Harvest Production.

Les deux hommes se rencontrent sur les lieux du tournage du premier film dans le village de Pat Chong au nord de Bangkok. Ils se serrent la main et Bruce déclare avec assurance : « Je vais devenir la plus grande vedette chinoise au monde. »

Ce film sera « Big Boss (1971) réalisé par Lo Wei sur un scénario de Lo Wei fortement retouché par Bruce Lee.

Le film est plus qu'un succès, un triomphe sans précédent pour Bruce. La recette pour dix-neuf jours de projection à Hong Kong atteint le chiffre fabuleux de sept cent quarante mille dollars. Le China Mail écrit : « Le record établi par « Big Boss » ne pourra jamais être dépassé. »

Le second film tourné en 1971 pour la Golden Harvest, « Fist of Fury » (« La Fureur de Vaincre ») réalisé par Lo Wei, bat les records de « Big Boss ». Lorsque Bruce Lee brise la pancarte portant en chinois l'inscription « La Chine est la nation malade de l'Asie », les spectateurs, fous de bonheur, applaudissent durant plusieurs minutes. Bruce leur a redonné leur fierté. Il devient l'idole adorée de tout un peuple. Ses prédictions se réalisent : il est le plus grand acteur chinois, le plus grand combattant, le héros de l'Asie et l'Amérique l'acclame.

« Way of The Dragon » (« La Fureur du Dragon ») que Bruce co-produit avec Raymon Chow et dont il est le scénariste et le metteur en scène, est son troisième film (1972).

« C'est une histoire très simple, déclare-t-il, c'est l'histoire d'un garçon qui va quelque part, dans un endroit dont il ne connaît pas la langue et qui finit par l'emporter parce qu'il s'exprime toujours avec sincérité et honnêteté », se battant avec tous les gens qui se mettent en travers de sa route. »

« L'affrontement final entre Bruce Lee et Chuck Norris sur les ruines de Colisée, est, déclare Alex Block, le combat le plus dur, le plus raffiné, le plus grandiose qui ait jamais été fixé sur pellicule. » « La Fureur du Dragon » bat les incroyables records établis par « La Fureur de Vaincre ».

EN 1973, Bruce tourne sous la direction de Robert Clouse « Enter the Dragon » (« Operation Dragon »). A ses côtés John Saxon, Bob Wall Jim Kelly et Fred Williamson.

Le film bat tous les records aux Etats-Unis mais est mal accepté en Asie : c'est avant tout un film américain.

Bruce met au point et tourne quelques scènes de combat avec entre autres Denny Inosanto et Kareem Abdul Jabbar pour son prochain film « Game of Death » (« Le Jeu de la Mort »).

LA FIN DU PETIT DRAGON

Bruce Lee ne terminera jamais ce film, il meurt en pleine ascension vers la gloire d'un arrêt cardiaque le 20 juillet 1973 à Hong Kong. Les suppositions les plus folles suivront sa disparition.

Il y aura deux cérémonies funèbres ; d'abord à Hong Kong où plusieurs dizaines de milliers de chinois pleurent leur frère, leur idole ; la seconde plus calme a lieu à Seattle où Bruce est inhumé. Le cercueil est recouvert de fleurs blanches, jaunes et rouges formant le symbole du Yin et du Yang. Linda prononce quelques mots : « Il a vécu chacune de ses journées comme une découverte. Des trente-trois ans qu'il passa sur cette terre, il n'a pas gaspillé une seconde. »

Il ne nous reste plus qu'à aller voir et revoir tous les merveilleux films qu'il nous a laissés...

Jacques LE MINOIR

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Alex B. Block : « The Legend of Bruce Lee »
- James Lee : « Bruce Lee's Jeet Kune Do »
- Linda Lee : « Bruce Lee, mon mari » (Ed. René Chateau)
- René Chateau et Philippe Sabathé : « Bruce Lee, la légende du Petit Dragon » (Ed. René Chateau)
- René Chateau et PHILIPPE Sabathé : « Bruce Lee Inédit » (Ec. René Chateau).

REGGAE

LEOCHT ET DESIGN EN L'ARTER

Philippe Quilichini



PHILIPPE « Bassy » QUILICHINI

Sur les chemins de l'exil à l'exemple de Ponty, Fatton et quelques autres musiciens français, le bassiste Philippe Quilichini a vécu sa « musitude, non pas aux States mais dans un pays où la basse est reine : la Jamaïque.

A.G. : Comment as-tu réussi à t'introduire dans la scène reggae ?

Philippe Quilichini : En vivant là-bas avec des Jamaïcains, en rencontrant et en essayant de rencontrer un maximum de musiciens.

A.G. : Cela a-t-il été facile ?

P.Q. : Non, surtout au début. Je me suis heurté à des problèmes raciaux : j'étais blanc et étranger et puis les musiciens jamaïcains pensent qu'un blanc ne peut jouer du reggae.

A.G. : Qu'est-ce que tu as fait ?

P.Q. : J'ai fait un 33 tours avec un groupe jamaïcain qui s'appelle « Congos » plus d'autres morceaux avec un groupe français qui était venu enregistrer du reggae, « Immigration Act » et des sessions pour des chanteurs locaux.

A.G. : Comment as-tu rencontré Congos ?

P.Q. : Durant des sessions chez Lee Perry lors de la venue d'un groupe africain. Ils réalisaient les percussions, moi la basse. Nous nous sommes immédiatement branchés « le déclic ». D'ailleurs, j'ai rencontré un bon nombre de musiciens dans des situations similaires.

A.G. : Quels sont tes rapports avec Congos ?

P.Q. : Excellents. Ils ont accepté que je fasse un concert avec eux pendant mon séjour. Horsemouth Wallace était à la batterie, Ernest Ranglin à la guitare. Ils veulent que je continue à tourner avec eux et je travaillerai sur leur prochain album fin 1979.

A.G. : Quels sont tes musiciens préférés dans la scène Reggae ?

P.Q. : Il y a énormément de bons musiciens à Kingston. Pour moi j'imagine qu'il y règne la même ambiance qu'à Memphis, qu'à la Stax durant les années 60. On retrouve pratiquement toujours les mêmes musiciens sur tous les disques. J'aime beaucoup la batterie de Santa, j'aime sa manière de jouer « one drop ». J'aime bien Willie Lindo, Lennox bien qu'il sera vraiment excellent d'ici 1 ans. Aston Family Man est vraiment un grand bassiste. J'aime également le piano et l'orgue de Harold Butler, le piano acoustique de Keith Sterling qui me rappelle un peu Ian Stewart.

A.G. : Combien de temps as-tu passé en Jamaïque ?

P.Q. : J'ai découvert la Jamaïque pendant les mois d'août et septembre 77, j'y ai passé pratiquement toute l'année 1978 et j'y retournerai : j'espère pour quelques enregistrements en 1979.

A.G. : Tous les musiciens de reggae ont un surnom. Comment t'ont-ils baptisé ?

P.Q. : Oui... Ils m'appellent « Bassy ».

A.G. : QU'est qu'une basse reggae ?

P.Q. : C'est pratiquement toujours le même motif, hypnotique, pour permettre à la batterie de s'enrouler autour. Autrement dit : « Bass keeps cool and drums run wild around ».

A.G. : Quelle basse emploies-tu pour jouer du reggae ?

P.Q. : Je joue sur une Rickenbacker lorsque je désire obtenir un son crad, plus roots. Pour un reggae plus « clean » (propre) plus jazzy, j'ai une Alambi. En fait toutes les basses sont bonnes. Le son que je cherche à obtenir se rapproche d'un son de la basse du hard rock.

A.G. : Que penses-tu des Blancs qui jouent du reggae ?

P.Q. : Effectivement le problème existe... Mais je suis plus intéressé par des gens comme Steve Winwood qui a quand même joué avec Toots et sur une musique un peu différente, avec Fania (salsa, des gens comme Clapton, Cocker ou Keith Richard... que par des gens comme Clash qui sont venus à la Jamaïque sans quitter pratiquement leur chambre d'hôtel.

A.G. : Et les studios d'enregistrement à Kingston ?

P.Q. : Pour 500 000 habitants il existe une vingtaine de studios qui vont du 4 pistes aux 24 pistes. Certains ont un son aussi bon qu'un studio américain comme Dynamic Sound où on y enregistre un reggae international. Mais plusieurs groupes comme Culture ou P. Tosh travaillent dans des studios à l'esprit plus roots comme Joe Gibbs ou Randy's, d'autres studios sont spécialisés dans le style dub comme Channel 1 ou Treasure Island. Chaque studio possède plusieurs ingénieurs de son et son ingénieur « star » ce qui leur donne une couleur particulière. Par exemple Harry J Studio ne serait pas aussi fameux sans Sylvan Morris.

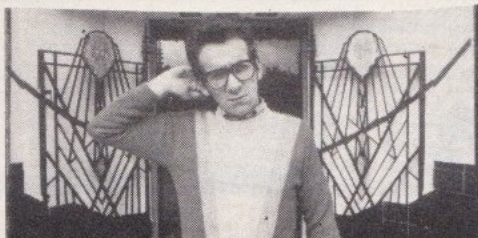
A.G. : En tant que français, comment t'es-tu fait accepter ?

P.Q. : Je ne me suis jamais identifié à un Français mais, sans tomber dans un trip autonomiste, je suis Corse et mes couleurs ne sont ni le vert-jaune-rouge, ni le bleu-blanc-rouge, mais le drapeau blanc à la tête au bandeau. Chose amusante pour eux, je suis celui qui vient d'une île dont le drapeau est une tête noire...

A.G. : Quels sont tes projets ?

P.Q. : J'attends la sortie du 33 tours réalisé avec Congos. Je le suivrai comme bassiste dans leur tournée promotionnelle et je travaille sur mon propre album.

Photos, texte réalisés à Kingston, Jamaïque par Antoine GIACOMONI.



ELVIS COSTELLO :
DOMINION THEATRE
LONDRES 18/12/78

J'appréhendais un brin de revoir Costello, le souvenir de ce concert à l'Olympia me restait encore à l'esprit... sale souvenir, God! je m'y étais fermement ennuyé. C'était donc ça Costello? M'étonnais pas d'ailleurs: «This Year's model» m'avait fait sortir de mon flegme habituel, c'était un plagiat éhonté au niveau de la musique, les textes seuls sauvaient l'ensemble. Costello, j'avais fini par le regarder d'un air plutôt mauvais... En fait nous avions toujours raté nos rendez-vous...

Et puis dans l'avion qui nous emportait jusqu'à Londres, j'avais le sentiment que cette fois ce serait la bonne, Costello m'emballerait. Je me disais «Il me prendra en traître, pour sûr!» et gaffe je ne me suis pas trompé.

Après avoir beaucoup apprécié Cooper-Clarke, et été très déçu par Richard Hell, je m'apprêtais à subir Costello... Après tout pourquoi ce concert ne serait-il pas différent de celui de l'Olympia? hein? Ben, il le fut mes bons et comment! Ça démarre avec une force inouïe «What so funny'bout, peace love and understanding» est rageur à souhait, Costello est à l'avant-scène, il chante d'une voix assurée, supporté par les Attractions qui précèdent leur musique d'une manière affolante, une tournée en Australie les a superbement rodés, «ils sont «ensembles» — Act together comme on dit — pas de fioritures inutiles, l'efficacité alliée à un savoir-faire sans failles, Costello a appris à se tenir sur scène, il est plus sûr de lui et tient son public d'une façon assez stupéfiante, le moindre geste, le moindre regard soulève l'enthousiasme

de ces kids qui lui sont déjà acquis faut dire. Hey! veut pas rater sa rentrée, fait tout pour — De «This Year's girl» qui suit, jusqu'au rappel — tout sera exécuté avec une classe superbe, avec une foi et un cœur énorme, dites-moi, ce vindicatif génial, aurait-il décidé d'être sympa, je vous jure, il m'a semblé le voir sourire deux ou trois fois... «Red shoes» totalement renouvé, rien à voir avec la version brouillonne du disque, «The beat» les songs défilent sans temps morts... Incisives, d'une force incroyable, elles vous éclatent dans la tête de My God quel plaisir on prend, voilà bien longtemps que je n'ai vu un concert de rock'n'roll de ce niveau. «I don't want to go to chelsea» great! «You belong to me» une version «à la Dylan», Costello hargneux, hurle cette chanson qui n'a plus rien de commun avec l'original. La musique, la mélodie ont changé — Dylan fait ça avec ses chansons — Et Costello, dirait-on, semble vouloir suivre cette voie, ce n'est pas un mal d'ailleurs. «Watching the detectives» sera miné, ce sera l'un des sommets de ce concert funky comme c'est pas permis, Costello sait maintenant qu'il peut se permettre ce qu'il veut, le public lui appartient et ma foi il ne s'en prive, pas. Ainsi, il nous entraînera en passant par quelques nouvelles chansons, jusqu'à ce «Pump it up» généreux qui s'éteindra dans une orgie folle de sons délicieux — Fire on the stage — la salle est debout et fait fête «One more! One more!» Costello et son groupe reviendront pour «Radio Radio» dernier instant magique... Nous nous retrouverons dehors sous la pluie, heureux, avec cette impression futile d'avoir vécu quelques chose d'important.

J.L. DREAU



FACTORY : retour de l'usine

Il y a bien longtemps qu'on ne parlait plus de Factory. Givors s'endormait dans le quotidien chimique de ses usines. Les loulous s'ennuyaient les samedi soirs dans les sous-sols ventés des HLM. Pour occuper les soirées, on frimait sur une bécane volée et on violait à trois, au détour d'un sombre trottoir, une jeune fille rentrant tranquillement de son cours de flûte. La criminalité grimpait avec l'ennui. Factory se devait de revenir. C'est un vendredi soir de décembre que la chose arriva : à 21 heures, à Vénissieux, une des banlieues françaises la plus cotée pour sa criminalité.

Dès l'arrivée à Givors, l'ambiance était là. L'hôtel : une pension en bord de route où l'on vous sert des frites figées dans la graisse froide en écoutant des airs berbères, un de ces hôtels où la propriétaire vous confie la clé de la porte de la cuisine donnant sur l'arrière-cour pour rentrer tard le soir sans réveiller le personnel. Bref, un de ces hôtels où l'on vous réveille discrètement par des odeurs de choucroute à la merguez qui s'infiltrent dans votre chambre dès dix heures du matin, vous faisant ainsi comprendre qu'il faut déménager les lieux avant midi.

A huit heures du soir, dans les loges, Factory était quelque peu anxieux : Ce concert marquait en quelque sorte leur retour scénique interrompu depuis près de six mois. Entre temps, le groupe a tenté de s'assainir : Yves Matrat, le chanteur, compositeur et parolier du groupe a perdu des kilos et déclare à présent pratiquer un footing matinal régulier et ne boire plus que des jus de fruit. Une hygiène fortement inspirée de leurs voisins lyonnais. Cependant, dans les loges, deux bouteilles de whisky attendent négligemment d'être vidées.

A 21 heures, le spectacle commence : Le théâtre de Vénissieux est plein : un public pas gentil, gentil. Les jeunes du coin, quoi. L'entrée à 15 francs autorise tout le monde à entrer. En backstage, un type du service d'ordre caresse son flingue sous l'épaisseur de la poche intérieure de sa veste. Vénissieux, c'est pire que la Porte de Pantin. Pourtant, il n'y aura aucun incident. Factory saura entraîner les loulous dans leur creneau rock et ceux-ci n'en sortiront qu'à la fin du spectacle, après deux rappels. Malgré six mois de quasi-silence, Factory n'a pas fondamentalement changé sauf peut-être scéniquement où ils sont devenus plus sobres : Yves, le chanteur, a quelque peu délaissé ses gimmicks à la Jagger pour un jeu de scène plus personnel qui tient parfois du show de cabaret. Et si Factory chante toujours en anglais devant les petits givoriens, Yves a cependant cessé de s'adresser au public dans la langue anglo-saxonne : un point de gagné pour Factory et qui touche les loulous de Vénissieux. Factory a le public pour lui ce soir : Même origine sociale, même origine géographique, même feeling, même esprit. Factory n'a pas de mal à triompher devant son public qu'il boudait gentiment depuis quelques temps.

Factory va sans doute se remettre sur les routes de France. Si vous aimiez Factory en 77, vous les aimerez en 79. Sans surprise, un peu plus clean, sans plus. L'usine a fait un effort d'assainissement mais c'est toujours... l'usine à rock.



Nouvel album de Clivage, attention on décolle car cette fois-ci il est soutenu par le Philharmonic Orchestra Pro UNESCO. Toujours le même esprit de recherche de climats mais cette fois avec un orchestre conséquent qui les soutient et qui donne à cet album un autre saveur. Mixtum Orbis nouvelle perle dans le firmament des stars nouvelle formule qui sort sur Gratte Ciel distribution Free Bird. Adnre Fertier et son camarade Jean Louis Negro soutenus par une pléiade d'invités nous donne un album qu'il faut écouter. Clivage ne devrait plus avec cette réalisation rester dans le domaine du acheté par les inconditionnels mais connaître un plus large public.

Clivage/Mixtus Orbis/Gratte Ciel 2009/ Distr. Free Bird.



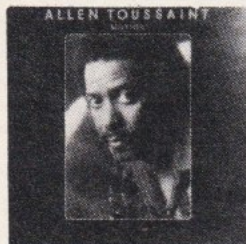
Marcel Dadi avait invité Chet Atkins non seulement pour ce concert mémorable à l'Olympia mais également pour être le témoin de son mariage. Du mariage il ne reste que l'agréable souvenir, mais de la rencontre des deux grands du Picking il reste désormais ce mémorable album où l'on découvre Marcel au mieux de son art soutenu par Monsieur Chet Atkins lui-même qui nous montre si besoin était qu'il est l'inventeur et le catalyseur de l'esprit Picking tout entier. Un disque d'anthologie ou tout est exposé avec en prise quelques mémorables duo de guitares savoureuses et admirables. Un album à posséder et surtout à découvrir.

Dadi et Friends Volume 2/Avec Chet Atkins/Sonopresse CD 1020 SE.



Perry Miller prit le nom de Jesse Colin Young en 1963 avant de fonder Youngbloods. Le chemin parcouru depuis est jonché d'albums solo porteurs de messages. Voici une nouvelle vision personnelle. Il atteint l'apothéose de son art. Il sort d'une longue nuit américaine, prie, raconte, se souvient... Vous avez la réaction de quelques frissons sur l'épiderme. Magnifique et dépouillé. Parler des variations de rythmes, des nuances, des harmonies, du travail parfait, du bon choix des musiciens, d'une reprise de « Knock on Wood »? Non. C'est le cri, le soupir. Le cauchemar et l'éveil brutal. La prière, la course, un peu de l'infini à fleur de peau. Save the oceans for our children. Jesse Colin Young sera bientôt à Paris, au Printemps. M.F.D.

Jesse Colin Young/American Dreams/Elektra 52 105/Distr. WEA.



Bonne idée de sortir ce disque en pressage « européen » : moins rare et moins cher ! Rien de nouveau puisque « Motion » remonte à l'an dernier et depuis, « Night People » a fait les beaux jours de Robert Palmer. Avant tout producteur et propriétaire de studios à New Orleans, Allen Toussaint, non satisfait de ses premiers albums, s'entoure de Porcaro, Larry Carlton, Chuck Rainey. Il murmure idyllyquement ou arrache, la version originale de « Night People » emporte votre partenaire. On comprend Palmer, Meters, Dr John : capter le feeling de Toussaint a du bon et il serait dommage de ne pas s'en inspirer. L'échine vous dérange un peu, vous chiez ? eh bien, dansez maintenant. M.F.D.

Allen Toussaint/Motion/WB 56 473/Distr. WEA.



Sa réputation n'est plus à faire ! Ce disque m'a prise par les sentiments. De 1969 à 1974, les morceaux sont extraits de la grande époque James Gang, puis des albums « Barnstorm », « The Smoker you drink, the Player you get », et « So What ». Pour ceux qui l'ignorent, avant Eagles, le passé de Joe Walsh est déjà lourd de sons électriques puissants et d'arrangements talentueux. Sa forte personnalité alliée à la frappe géniale de ses homonymes Vitale et Lala, plus cette voix qui vous cloue sur votre tabouret, ce n'est pas vraiment le « best of » que je vous conseille, mais tout Joe Walsh. Ecoutez donc un peu le « live » « You can't Argue With A Sick Mind », ce n'est pas triste non plus. M.F.D.

Joe Walsh/Best Of Joe Walsh/ABC 68 075/Distr. Carrère.



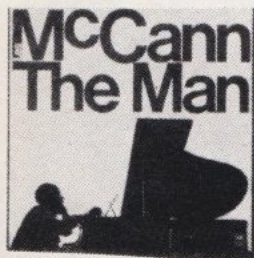
Poco devient légende. Le cheval fatigué ralentit son galop, puis du trot léger et gracieux en vient au pas de promenade, le soleil tape fort et l'eau est rare. Le même cheval court depuis août 68 du Colorado à la frontière du Mexique. Il se fait vieux et réclame un peu de repos. L'esquisse nerveuse de la pochette est un souvenir lointain. Charlie Harrison et Steve Chapman, deux Anglais, sont venus remplacer Tim Schmit et George Grantham, respectivement bassiste et batteur. Schmit a rejoint Eagles, quant à Grantham, on parle de son éventuelle participation à la reformation des Byrds. Poco s'essouffle donc, après dix ans de country-rock et quelques remaniements dans le groupe. Pour ce nouvel album, Rusty Young et Paul Cotton se sont partagés les compositions, mais malgré quelques passages acoustiques intéressants, le ton général est aux mélodies faciles. « Legend » qui termine l'album est le dernier sursaut de cette lente agonie. Un cheval qui a un clin d'œil moins vif.

Poco/Legend/ABC 68 084/Distr. Carrère.



Après les chinoiseries d'Andy Mc Kay, un autre « Roxy » nous arrive, Phil Manzanera. Un album en Kaléidoscope, formes et couleurs composent l'écriture automatique qui succède à ses précédents albums. Nouvelle ponctuation pour souligner sa prose. Des vacances entrevues dans « K-Scope », on passe au travail plus rock de « Remote Control ». Puis des spasmes funky de « Cuban Crisis » où Bill Mc Cormick basse à souhait, on arrive à l'introduction de Mel Collins : « Hot Sport ». Manzanera fait une musique propre et maintenant plus accessible. « N-Shift » est un super morceau. Le piano lointain de Francis Monkman (un revenant de Curved Air) sonne sa cadence rétro dans la froideur du futur. K-Scope se déforme et se fond doucement sur les harmonies claviers-guitare de l'auteur seul. M.F.D.

Phil Manzanera/K-Scope/Polydor POLD 5011.



Billy Joël est sorti de l'ombre enfin, et on lui pique à tour de bras « Just the Way You Are » comme une cure de jouvence. Après Isaac Hayes, Les Mc Cann. Mc Cann se range dans le style « crooner » des « partys » de luxe dansantes. Les accords violoneux sont mille reflets de piscine dans les bijoux qui ornent le cou plissé des vieilles belles. Un sursaut de jeunesse par instants comme ce « You Think You're Something, Mr Man ». Rien de renversant. M.F.D.

Les Mc Cann/The Man/A et M 64 718/Distr. CBS.



Donald Fagen-Walter Becker : un tandem intrigant, une expérience de six albums au bout desquels sort ce greatest de luxe, livre d'extraits d'une œuvre et non « hits », le mot est quelque peu galvaudé. Chaque album est en effet un chapitre passionnant et le son originel s'est transposé depuis « Aja » en une sophistication séduisante. Un « special thanks » est adressé à une pléiade de musiciens dont la collaboration a été bénéfique à Steely Dan. La carrière de Fagen-Becker se décide lorsqu'ils rencontrent Garry Kats à New York. Celui-ci les emmène à Los Angeles où ils enregistrent leur premier album « Can't Buy a Thrill ». Découverte étonnante pour le public. Présence de Jeff Baxter à la guitare. Puis chaque nouvel album est un tour de force. « Countdown to Ecstasy », « Pretzel Logic », « Katy Lied », « The Royal Scam », les deux alchimistes touchent à tous les courants, de la bossa-nova au jazz. Ils de définissent eux-mêmes plus comme un concept qu'un groupe de rock parmi d'autres Steely-Dan Galaxie. Les musiciens gravitent autour d'eux tels des satellites. Depuis « Aja », leurs disques se vendent mieux en France. Ce « Greatest » donne un aperçu éloquent de leur carrière, mais je ne peux me borner à résumer Fagen-Becker et j'espère en d'autres lignes vous en parler plus longuement. M.F.D.

Steely Dan/Greatest Hits/ABC 68 076/77/Distr. Carrère.



Un éléphant, ça trompe, ça trompe énormément. Un troupeau d'éléphant gouaché d'un côté de la pochette, du Bazooka d'acier plombé de l'autre : Costello a choisi l'offensive du délire rompant avec sa sobriété en petit costume étriqué d'antan. Armed Forces marche au pas de l'armée. La batterie résonne bien souvent comme les tambours de fantassins mais les fines pointes d'orgue aigues donnent à la sévérité de l'ensemble le ton de la dérision. Le troisième album d'Elvis Costello est moins nerveux et monocorde que les précédents. Elvis se râcle encore quelque peu la gorge de sa voix sulfureuse mais ne crache plus son mépris haineux aux oreilles de son auditoire. Il semble s'être décripé et prêt à nous offrir de la fantaisie : Une friandise produite par Nick Lowe.

Elvis Costello and the Attractions/Armed Forces/Distr. WEA.

les petits nouveaux



MISTRAL

Pour ouvrir une seconde fois cette charmante rubrique, je voudrais vous parler du premier courrier reçu pour cette rubrique, concernant un groupe nommé les Flambeurs, venu de là bas ils pensent bien renouer le plan des Variations mais cette fois plus au sens figuré mais au sens vrai du terme. Ils ont été élevés par Johnny (Hallyday) et violés par Johnny (Thunders) disent-ils. En 1977 ils créèrent Baby Doll qui devait donner plus tard le jour aux Flambeurs actuels. Leurs titres de gloire sont « Rien à perdre », « les Flambeurs », « Seul sur la scène », « Funky Music » et « Baston ». Le groupe se compose de Simon à la basse, Frédéric au Lead Guitare, Claude au chant et Michel à la batterie. Le Rose Bonbon les accueillera au mois de janvier. Je voudrais également vous entretenir de deux autres nouveaux venus dans ce beau monde, tout d'abord Minuit Boulevard, qui vient de terminer son premier album chez Pathé qui devrait en toute logique devancer les sorties de ceux de Telephone et Starshooter. Le groupe pense avoir réalisé un album parfaitement en relation avec ses espérances qui concrétise le travail d'une formation déterminée en pleine euphorie. Sous la conduite de l'ingénieur du son qui réalisa le Some Girls des Stones. Ils ont réalisé leur rêve, avec une liste de morceaux très abordables disent-ils. Le groupe s'est quelque peu métamorphosé depuis sa création et a trouvé sa forme la plus stable. Leur album est un témoignage brut et solide de leurs inspiration et de leurs tourments. Ils interprètent en Français des morceaux qui ont pour noms « La piste de Danse », « Essayer », « Je Marche Seul », etc... Un album qui n'a pas encore de nom mais qui risque fort d'établir ce nouveau groupe parmi les meilleurs et les objectifs de la prochaine année. Le groupe se compose de Rebel à la guitare, Guerdjou au chant, Gillers à la Batterie; Fabrice à la basse, et Yves à la Lead Guitare. Bonne chance à ce nouveau groupe bien armé pour devenir les Stones français si on en croit leurs possibilités. D'un autre côté je voudrais également vous signaler que Mistral existe et est bien un élément majeur de la nouvelle génération Française.

Mistral c'est carrément Quatre jeunes éphèbes qui proposent en Français un Rock du pure style New Wave, mais pas Punk pour un Rond. Leurs morceaux de gloire sont sans plus tarder « Petit Mec », « C'est si Facile », Corps à Corps », « Je voudrais être ton chat » etc... Le groupe s'est formé en février 78 et enregistre actuellement un album qui sortira début mars chez Sonopresse et en Edition chez Pathé. Ils devraient assurer la première partie de la prochaine tournée Scorpion en France en mars/avril prochain. Il faudra bientôt compter avec Mistral et c'est sans se tromper que l'on peut affirmer que le groupe sera une des nouvelles révélations de l'année 79.

Il y a aussi Scorbut qui est passé nous dire un bonjour amical pour vous dire que le groupe légèrement remanié va renouer avec les concerts, et que le Rock Normand se porte à merveille.

Tiens au fait mes amis de Métal Urbain nous ont quitté le grand groupe s'est dissout et a donné un concert d'adieu au Gibus.

La dessus bien le bonjour et à la semaine qui précède celle qui suit.

Bobby.



SCORBUT



LES FLAMBEURS



SONGS BOOKS

AMERICA, <i>A Horse With no name</i>	30,00 F
AMERICA, <i>Greatest Hits</i>	63,00 F
BEATLES, <i>Album rouge et bleu</i>	55,00 F
BEE-GEES, <i>The Best</i>	59,00 F
BIJOU, <i>Album n° 1</i>	33,00 F
BOB DYLAN, <i>Complet</i>	65,00 F
CAT STEVENS, <i>Greatest hits</i>	60,00 F
CAT STEVENS, <i>Pièce facile pour orgue</i>	27,00 F
CHUCK BERRY, <i>20 rocks</i>	34,00 F
CHUCK BERRY, <i>Anthologie</i>	52,00 F
CHICK COREA, <i>Vol. 1</i>	52,00 F
CHICK COREA, <i>Vol. 2</i>	52,00 F
CREEDENCE, <i>Complète</i>	65,00 F
CREEDENCE, <i>264 accords pour piano</i>	30,00 F
CROSBY, <i>déjà vu</i>	68,50 F
DEEP PURPLE, <i>Machine Head</i>	25,00 F
DICK RIVERS, <i>15 rocks célèbres</i>	36,00 F
EAGLES, <i>Hotel California</i>	63,00 F
EDDY MITCHELL, <i>15 rocks célèbres</i>	36,00 F
ELVIS PRESLEY, <i>Complet</i>	77,00 F
ELVIS PRESLEY, <i>20 titres</i>	77,00 F
ELVIS PRESLEY, <i>50 titres alb. souvenir</i>	52,00 F
GENESIS, <i>Album 12 titres</i>	45,00 F
GREASE, <i>Musique de film</i>	59,00 F
JOAN BAEZ, <i>20 chansons et tablatures</i>	59,00 F
JOHNNY HALLYDAY, <i>La musique que j'aime</i>	87,00 F
JOHNNY HALLYDAY, <i>Rock story N° 1</i>	36,00 F
JOHNNY HALLIDAY, <i>Rock story N° 2</i>	36,00 F
LA FIEVRE DU SOIR	59,00 F
NEIL YOUNG, <i>Harvest</i>	52,00 F
NEIL YOUNG, <i>Star'n Bars</i>	52,00 F
ROLLING STONES, <i>Complète</i>	65,00 F
SIMON AND GARFUNKEL, <i>Greatest Hist guitar</i>	40,00 F
STATU QUO, <i>Rockin' all over the world</i>	36,00 F
STEVIE WONDER, <i>Song in the key of life</i>	68,50 F
YES, <i>Albums 12 titres</i>	45,00 F
BERKLEE, <i>Volume 1 guitare</i>	59,00 F
BERKLEE, <i>Volume 2</i>	65,00 F
BERKLEE, <i>Volume 3</i>	77,00 F
RAPHAEL FAYS, <i>La guitare à Dadi en jazz</i>	45,00 F
WES MONTGOMERY, <i>Jazz</i>	45,00 F
FRED GAGNER, <i>Jazz guitare</i>	45,00 F
FRED GAGNER, <i>Jazz guitare</i>	45,00 F
JOE PASS, <i>Guitare method</i>	45,00 F
JOE PASS, <i>Guitare chords</i>	33,00 F
JOE PASS, <i>Guitare solos</i>	33,00 F
JOE PASS, <i>Jazz guitare solos</i>	36,00 F
JOE PASS, <i>Guitare styles</i>	52,00 F
80 Accords	10,00 F
1 000 Accords	25,00 F
7 88 Accords	52,00 F
FANEN METHOD, <i>Guitare Rock</i>	45,00 F
Méthode DULCIMER avec disque	36,700 F
Méthode HARMONICA blue avec disque	33,00 F
BOSSA-NOVA Méthode LDURAM	33,00 F
YVES DUTEIL, <i>Volume 1</i>	33,00 F
YVES DUTEIL, <i>Volume 2</i>	40,00 F
BREL, <i>Complet</i>	52,00 F
DADI, <i>Complet</i>	36,00 F
LE FORESTIER, <i>Tablatures</i>	36,00 F
LE FORESTIER, <i>Volume 2</i>	30,00 F
LE FORESTIER, <i>Volume 3</i>	30,00 F
LE FORESTIER, <i>Volume 4</i>	30,00 F
LE FORESTIER, <i>Volume 5</i>	30,00 F
RAGTIME EASY PIANO, <i>(Facile) N° 1</i>	40,00 F
SPECIAL GUITARE	
CROSBY, <i>Made for easy guitar</i>	36,00 F
AMERICA, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F
BEE GEES, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F
ELTON JOHN, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F
EAGLES, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F
NEIL YOUNG, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F
SEALS AND CROFTS, <i>made for easy guitar</i>	36,00 F

MUSIQUE 78

24, rue Royale
78000 VERSAILLES
953.67.80

Recopier ou marquez d'une croix les titres choisis:

NOM Port 6 F
Prénom Catalogue 8 F
Adresse Total

SAMEDI-DIMANCHE-LUNDI
Vente sur place aux Puces
156, rue des Rosiers
93400 SAINT-OUEN



Badges mini ou maxi
brillants ou photos
1:20F-3:50F-7:100F



glace 24 x 30
1-40F 2-70F
3-100F



BON DE COMMANDE à découper ou à recopier

☐ Glace ☐ casquette ☐ ☐ ☐
☐ Débardeur noir ☐ Pantalon ☐ ☐ ☐
☐ Débardeur uni clouté ☐ Gilet ☐ ☐ ☐
☐ Lunette ☐ ☐ ☐
☐ Poignet de force ☐ ☐ ☐

Règlement par C.C.P.-C. Bancaire-Mandat lettre
Port compris
Ets. L'INDIEN 13, rue du Croissant 75002 Paris

SAMEDI-DIMANCHE-LUNDI
Vente sur place aux Puces
156, rue des Rosiers
93400 SAINT-OUEN

DÉBARDEUR

noir manches R.N. ROLL
avec transfert..... 50,00 F
uni bordé clous..... 80,00 F

CASQUETTES

simili cuir..... 100,00 F
LUNETTES Punk. 40,00 F
T.de tête 56 58 60 etc...

PANTALON

simili unisex..... 180,00 F

00 0 1 2 3 4 5

34 36 38 40 42 44 46

GILET

simili unisex..... 149,00 F

POIGNET forcé.. 30,00 F

ANNONCES

Remplissez le bulletin prévu à cet effet;
adrezsez le : **ROCK HEBDO**
SERVICE PETITES ANNONCES

1 RUE ROYALE VERSAILLES 78000

COMMERCIAL : 25 F (la ligne)

PARTICULIER : 10 F (la ligne)

**Payable à la commande (mandat lettre -
mandat carte - C.C.P. ou chèque bancaire)**

28 lettres ou chiffres par ligne

GRILLE D'INSERTION DE PETITE ANNONCE

RUBRIQUE :

1	
2	
3	
4	
5	

ROCK STAR BOUCLES DE CEINTURONS



7701 KISS LOGO
(SPECTRACHROMETM)



7702 BOSTON LOGO
(SPECTRACHROMETM)



7703 ZZ TOP LOGO
(SPECTRACHROMETM)



7704 LED ZEPPELIN



7705 STEVE MILLER



7706 OHIO PLAYERS



7707 EAGLES
HOTEL CALIFORNIA



7714 SANTANA



7709 ROGER DEAN'S YES



7710 DOOBIE BROTHERS



7715 WINGS
(SPECTRACHROMETM)



7713 JEFFERSON STARSHIP

POUR COMMANDER

Envoyer votre commande accompagnée de votre règlement à :

« ROCK EN STOCK »

173, rue du Temple 75003 PARIS.

La boucle : 45F + 5 F de port.

Mode de paiement : ☐ Chèque bancaire

☐ Chèque postal

☐ Mandat lettre

à l'ordre de **ROCK EN STOCK**

Nom et prénom _____

Adresse _____

Ville et code _____

Boucle N° _____

Quantité _____

Prix _____

A _____

Le _____

Signature : _____

Port 5,00 F

TOTAL

